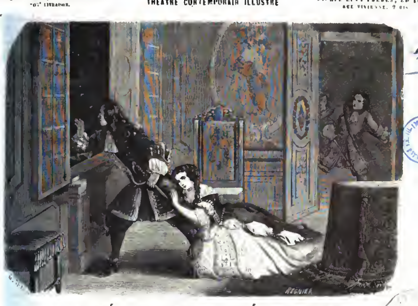
CHAQUE PIÈCE, 20 CENTIMES.
67e LIVRAISON.

THÉATRE CONTEMPORAIN ILLUSTRÉ

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS





LÉONE-LÉONI

DRAME EN TROIS ACTES EN PROSE

Tiré du roman de GEORGE SAND

PAR

LÉON HALÉVY

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE, LE 6 MAI 1837

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE :

LÉONE-LÉONI..........................	MM. ALBERT.	WAGNER..........................	MM. MONTIGNY.
JEAN-RUYDERS, échevin de Bruxelles......	SAINT-ERNEST.	LE MARQUIS DE FONTALBA	SAINT-FIRMIN.
MADAME RUYDERS, sa femme...........	Mmes LECOMTE.	LE VICOMTE D'ASFELD............	
GABRIELLE, leur fille.....................	BLÈS.	PEBLO, domestique de Léone........	
MADEMOISELLE THÉRÈSE, tante de Gabrielle	SAINT-FIRMIN	UN DOMESTIQUE de Ruyders.	

L'action se passe vers la fin du dix-septième siècle ; le premier et le troisième actes, à Bruxelles ; le deuxième, à Venise.

ACTE PREMIER

Le théâtre représente un salon richement décoré, s'ouvrant dans le fond sur une galerie.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME RUYDERS, GABRIELLE, MADEMOISELLE THÉRÈSE.

(Gabrielle et madame Ruyders sont habillées toutes deux pour le bal. Des domestiques placent des lustres et des guirlandes.)

MADAME RUYDERS, au fond, parlant aux domestiques. Non, non, pas ainsi... vous voyez bien que ce lustre n'est pas à sa place, et qu'il dérange la symétrie.

GABRIELLE. Venez donc, ma mère, admirer ce brillant costume...

MADEMOISELLE THÉRÈSE, avec dépit, à Gabrielle. Que le chevalier Léone vous envoie ainsi qu'à ma sœur. (A part.) Et pas pour moi; comme c'est aimable!

MADAME RUYDERS, examinant son costume et celui de sa fille. Ah!... ils sont d'une élégance et d'un goût exquis!

GABRIELLE. Que notre bal sera beau!

MADAME RUYDERS. Quel homme que ce Léone!... il dessine nos toilettes, compose nos costumes de caractère.

MADEMOISELLE THÉRÈSE. Et ferait lui-même, au besoin, vos robes et vos turbans... Avec toutes ces qualités-là... votre Vénitien ne me revient pas plus que tous ceux de sa caste, tous ces nobles qui nous dédaignent et que je hais. Sous ces dehors aimables perce un air de hauteur et de moquerie dont je n'augure rien de bon... si ses projets sont sérieux et qu'il soit riche, il croira vous faire beaucoup d'honneur, Gabrielle, en vous épousant, et il ne manquera pas de vous le faire sentir plus tard... Si au contraire, comme j'en ai peur, sa fortune n'est qu'imaginaire, son amour est un mensonge, et il ne vous épouse, ma nièce, que pour votre dot, à l'aide de laquelle il compte sans doute réparer les torts de la fortune envers lui.

GABRIELLE. Ah! ma tante, quelle affreuse pensée!...

MADEMOISELLE THÉRÈSE. Affreuse tant que vous voudrez!... puisse-t-elle n'être pas un trop juste pressentiment!... Quoi qu'il en soit, ce mariage à mes yeux est une véritable mésalliance. La fille d'un joaillier de Bruxelles épouser un noble vénitien... cela ne s'est jamais vu!

MADAME RUYDERS. Eh bien, ma sœur, cela se verra pour la première fois, et nous donnerons l'exemple.

MADEMOISELLE THÉRÈSE. Mauvais exemple, ma sœur!... vous oubliez donc que Léone est joueur?...

MADAME RUYDERS. Eh!... quand on est assez riche!...

MADEMOISELLE THÉRÈSE, continuant. Qu'il peut gagner et perdre chaque soir la fortune de vingt familles; qu'il dévorera celle de sa femme en une nuit..

GABRIELLE. Ce vilain défaut, vous savez bien, ma tante, qu'il ne l'a plus... Occupé de moi seule, il m'a fait le sacrifice de son goût pour les cartes. Au bal, il ne met plus le pied dans la salle où l'on joue, et il passe les nuits entières à danser ou à causer avec nous...

MADEMOISELLE THÉRÈSE. Bah!... c'est un feu mal éteint... Je ne conçois pas, je vous l'avoue, votre engouement pour ce noble étranger...

MADAME RUYDERS. Mais cet engouement n'est-il pas universel? Trouvez donc, pour Gabrielle, un parti plus convenable!... il possède tous les talents, tous les genres de séductions... avec nous, il parlera fêtes et bals; avec M. Ruyders, il parlera diamants, bijoux et montures, comme un joaillier consommé... Depuis trois mois qu'il est à Bruxelles, il est devenu l'oracle des modes et du bon ton... on n'agit que par lui, et puis il est grand, généreux; il trouve de l'or et du temps pour tous les bienfaits... Toutes les femmes l'aiment!... tous les hommes voudraient lui ressembler... Pour moi, voilà le gendre qu'il me faut.

GABRIELLE. Et le mari qui me convient...

MADEMOISELLE THÉRÈSE. Ma nièce, une jeune personne ne doit pas ainsi faire paraître ses sentiments... c'est très-inconvenant.

GABRIELLE. Et pourquoi cacherais-je ce dont je suis heureuse et fière? Pourquoi n'avouerais-je pas que Léone répand autour de lui un prestige auquel je ne peux me soustraire?... L'amour dans sa bouche parle un langage si nouveau à mon oreille, que j'en suis ravie, enivrée... je suis dominée par son regard... enchaînée à ses paroles... Enfin, je suis comme fascinée en l'écoutant.

MADEMOISELLE THÉRÈSE. Ma nièce, une jeune fille ne doit jamais se laisser fasciner... ce n'est pas convenable!... Non!... vous avez beau dire, ma sœur, un parti plus digne de nous et de notre famille était celui de ce brave Wagner, qui, l'année dernière, avait demandé Gabrielle en mariage. Celui-là au moins était notre compatriote; on savait d'où il venait, à quelle famille il appartenait. Il était riche, honnête, sage, rangé, d'un caractère excellent et solide. Il aimait Gabrielle éperdûment, d'un amour aussi désintéressé que sincère. Mon frère lui avait destiné Gabrielle dès son enfance... mais il est absent, le pauvre jeune homme!... et on ne songe plus à lui!... Il doit arriver prochainement. Ne devriez-vous pas au moins attendre son retour?... Heureusement, voici mon frère!... il n'est pas encore fasciné, lui!... et quoiqu'il ait donné sa parole... j'ai sur lui un certain empire...

SCÈNE II

LES MÊMES, RUYDERS.

RUYDERS. En vérité, je crois rêver!... Savez-vous, madame Ruyders, que vous me faites faire des miracles?... moi, Jean-Pierre Ruyders, échevin et joaillier de père en fils à Bruxelles, sur la grande place, à l'enseigne du bassin d'argent... donner une fête... un bal masqué!...

MADAME RUYDERS. Où tout ce que Bruxelles renferme de plus distingué brigue la faveur d'être admis; un bal qui vous fera plus d'honneur que vos parures les plus riches et les mieux montées... que l'on verra du reste briller sur la personne de votre fille, puisque, grâce à vous, son costume est éblouissant de diamants...

MADEMOISELLE THÉRÈSE. Autre imprudence!... cent mille écus de pierreries dans une pareille foule!

RUYDERS. Tenez, tenez, madame Ruyders, il me semble en ce moment que je renie aujourd'hui ma bonne, ma vieille profession... que j'outrage la mémoire de mes ancêtres, de mon respectable père, si modeste, si simple, si économe, et qui m'a laissé une réputation d'honneur et de probité à laquelle je tiens plus qu'à la vie... J'ai là comme un remords qui me dit que je fais mal, et que tout cela doit me porter malheur!

MADAME RUYDERS. Ah!... vous avez là, monsieur Ruyders, des idées bien bourgeoises!...

RUYDERS. Soit; mais vous oubliez, ma femme, quelles obligations nous avons à ces idées bourgeoises... Ne sont-ce pas elles qui ont fait le succès de mon commerce, qui m'ont assuré la richesse, l'indépendance, qui me permettent en un mot de satisfaire à vos plus extravagants caprices, à votre amour du faste et des plaisirs, et de donner aujourd'hui chez moi, orfèvre, joaillier, bijoutier... un bal masqué!...

GABRIELLE. Mais, mon père, n'est-ce pas là une distraction bien permise à une grande fortune comme la vôtre?... Léone nous dit qu'à Venise, sa patrie, un bal masqué est de rigueur dans toutes les bonnes maisons...

RUYDERS. C'est possible... mais nous ne sommes pas à Venise; et à Bruxelles, la parole du chevalier Léone-Léoni n'est pas une autorité...

MADAME RUYDERS. Elle le deviendra pour vous quand il sera votre gendre...

RUYDERS. Il ne l'est pas encore...

MADEMOISELLE THÉRÈSE. A la bonne heure!... voilà qui est parler!... (A part.) Ne pas seulement m'envoyer de costume!

GABRIELLE. Mais, mon père, n'avez-vous pas donné votre consentement?...

RUYDERS. Oui... mais à la double condition qu'il produirait les titres authentiques de sa noblesse et surtout de sa fortune.

MADEMOISELLE THÉRÈSE. Et jusqu'à présent, ni les uns ni les autres n'ont paru...

GABRIELLE, à part. J'espère bien qu'ils ne se feront plus attendre longtemps...

MADAME RUYDERS. Léone compte recevoir d'un jour à l'autre ces papiers importants, et peut-être qu'à l'instant même...

SCÈNE III

LES MÊMES, LÉONE, précédé d'un DOMESTIQUE.

UN DOMESTIQUE, annonçant. Le chevalier Léone!

GABRIELLE, à part. Ah! c'est lui!

MADAME RUYDERS, à Léone. Venez donc, monsieur, recevoir nos remercîments...

MADEMOISELLE THÉRÈSE, vivement. Des beaux costumes que vous avez envoyés à ma nièce et à ma belle-sœur.

MADAME RUYDERS. Mais, qu'avez-vous?... cette physionomie altérée?...

GABRIELLE. Vous paraissez souffrant...

LÉONE. Vous voyez devant vous le plus malheureux des hommes...

GABRIELLE. Juste ciel!...

MADAME RUYDERS. Que signifie?...

LÉONE. Ces papiers que j'attendais...

GABRIELLE. Eh bien?...

RUYDERS. Ne les avez-vous pas reçus?

LÉONE. Voilà bien ceux qui constatent l'illustre origine de ma maison; mais les autres, cette lettre...

GABRIELLE. Que vous apprend-elle?

LÉONE, donnant la lettre à Ruyders. Cette lettre m'apprend qu'ils ne peuvent encore m'être envoyés; que mon chargé d'affaires est mort; que son successeur, ayant trouvé ses papiers en désordre, est forcé de faire un grand travail pour les reconnaître...

RUYDERS, lisant. « Et je demande un mois à votre seigneurie, avant de pouvoir lui fournir les pièces qu'elle réclame. » Un mois, soit... nous prendrons patience, monsieur le chevalier; car je tiens à mes conditions, et jusqu'à ce que mon notaire se soit assuré par contrats authentiques de l'état de votre fortune...

MADEMOISELLE THÉRÈSE. La main de ma nièce ne sera pas à vous. Une dot d'un million ne s'aventure pas ainsi.

LÉONE, répondant à Ruyders. Je le sais, monsieur; mais un mois encore!...

RUYDERS. Il sera bien vite passé...

LÉONE. Un mois de souffrance, de tourments et d'angoisses!... Je touchais au bonheur, et il s'éloigne!... je renaissais à la vie, et je suis frappé de mort.

MADAME RUYDERS. Pauvre jeune homme!... sa douleur me fait mal.

MADEMOISELLE THÉRÈSE, à part. L'aimerait-il sincèrement?... (Haut.) Vous vous occuperez de bals, de fêtes, de costumes... ceux que vous choisissez sont charmants!...

GABRIELLE. Oh! par pitié, ma tante!...

LÉONE. L'impatience et le chagrin me tueront avant la fin de cette horrible attente... (Il se laisse tomber sur un fauteuil en fondant en larmes.)

GABRIELLE, lui tendant la main. Vous oubliez donc, Léone, que je partage vos peines!

LÉONE. Pardon, Gabrielle, pardon!... ma tête s'égare, mon cœur est brisé...

GABRIELLE. Le mien l'est-il moins que le vôtre?

MADAME RUYDERS, à son mari. C'est une tyrannie odieuse!... voyez ces deux malheureux enfants!... comment pouvez-vous refuser de faire leur bonheur?

RUYDERS. La prudence, l'avenir de ma fille, me font un devoir...

MADAME RUYDERS. Mais Léone n'a-t-il pas pour répondant le marquis de Fontalba, riche, établi à Bruxelles?...

MADEMOISELLE THÉRÈSE, à part. Autre noble que je n'aime pas plus que celui-ci...

MADAME RUYDERS. Ne comprenez-vous pas que votre insistance pour avoir les preuves de sa fortune est injurieuse pour lui et mortelle pour Gabrielle?

GABRIELLE. Mon père, voyez sa douleur, voyez la mienne...

MADEMOISELLE THÉRÈSE. Permettez-moi de vous dire, ma nièce, que votre conduite en ce moment est contraire à toutes les bienséances; une jeune personne bien élevée, ne doit pas montrer tant d'impatience d'appartenir à un homme...

MADAME RUYDERS. On voit bien, mademoiselle Thérèse, que vous n'avez jamais pu appartenir à aucun...

MADEMOISELLE THÉRÈSE. Vous souffrez, mon frère, que pour un étranger on m'insulte ici?

RUYDERS. Je ne permettrai pas qu'on manque d'égards à ma sœur... Tout ce désespoir est un enfantillage... un mois passera vite, et jusque-là, qu'il ne soit plus question de mariage.

LÉONE, qui est resté tout ce temps assis et comme accablé, se lève et court se jeter aux genoux de mademoiselle Thérèse. C'est vous, mademoiselle Thérèse, dont le cœur est si bon, l'âme si généreuse; vous, qui exercez sur M. Ruyders un si juste empire, vous, pour qui Gabrielle et moi avons une égale tendresse!...

MADEMOISELLE THÉRÈSE, à part. Le chevalier Léone à mes genoux!...

LÉONE. C'est vous qui vous opposeriez à son bonheur et au mien!... non, non, vous ne voudrez pas avoir à vous reprocher notre désespoir... et peut-être un grand malheur!...

MADEMOISELLE THÉRÈSE, à part. Je me sens tout émue... et s'il n'avait pas oublié mon costume...

LÉONE. Vous êtes bonne... vous êtes compatissante... vous aimez votre nièce...

MADEMOISELLE THÉRÈSE. Sans doute...

LÉONE. Vous vous joindrez à elle, à votre belle-sœur, à moi, pour déterminer M. Ruyders à ne pas ajourner ainsi notre bonheur, à ne pas changer en jour de deuil, une fête où la joie seule doit régner, où le costume que j'ai choisi pour vous doit faire la plus vive sensation!...

MADEMOISELLE THÉRÈSE, vivement. Un costume, pour moi!... je ne l'ai pas reçu!...

LÉONE. Quelques changements que j'y ai fait faire... il doit être en ce moment chez vous...

MADEMOISELLE THÉRÈSE. Vous y avez fait faire vous-même des changements?... (A monsieur Ruyders.) Mon frère, c'est à vous de voir s'il est bien raisonnable de résister ainsi aux prières de toute votre famille.

RUYDERS. Mais, ma sœur, vous-même tout à l'heure...

MADEMOISELLE THÉRÈSE. Moi-même, j'ai pu me tromper.

MADAME RUYDERS. Le bonheur de notre fille exige que vous renonciez à ces conditions inutiles...

RUYDERS. Allons, allons... puisque tout le monde se réunit contre moi, puisque vous le voulez tous... vous surtout, ma sœur, à qui, par une vieille habitude, je ne puis rien refuser, j'y consens!... aujourd'hui même pendant le bal, j'annoncerai publiquement à nos amis, le mariage de notre Gabrielle...

MADAME RUYDERS. Et comme les formalités préliminaires sont déjà remplies, la cérémonie pourra avoir lieu dès demain.

GABRIELLE. Mon père!...

LÉONE. Que de grâces!...

MADAME RUYDERS. Ces pauvres enfants!...

MADEMOISELLE THÉRÈSE. Je vais revêtir mon costume... (A part.) Je suis impatiente de voir le mien...

MADAME RUYDERS. Chevalier Léone, nous comptons sur vous pour faire les honneurs de notre bal...

LÉONE. Mon bonheur vous répond que je ferai de mon mieux... (Tous sortent, excepté Léone. — Des domestiques allument les lustres de la galerie, etc.)

SCÈNE IV

LÉONE, seul. Gabrielle!... posséder Gabrielle!... Ah!... je ne sais si je veille ou si je rêve!... moi, jusqu'ici amoureux indifférent, séducteur capricieux, conquérant insensible, m'enchaîner à une femme et renoncer pour elle à cette vie aventureuse que j'ai menée jusqu'à ce jour!... Non!... je ne me reconnais plus, et cette passion si puissante sur mon âme m'a entièrement changé. Gabrielle me paye de retour; elle m'aime... Elle me voit brillant, somptueux, recherché!... Si elle savait à quel prix j'achète cet éclat mensonger, ce faste insolent!... Si elle savait que je le trompe, elle et sa famille, sur la possession de cette fortune qui m'a appartenu jadis... mais que j'ai follement dissipée;.. que cette lettre, mise sous les yeux de monsieur Ruyders, n'est qu'une ruse infâme!.. Mais voici Fontalba.

SCÈNE V

LÉONE, LE MARQUIS DE FONTALBA.

FONTALBA. Eh bien, notre stratagème?...

LÉONE. A réussi...

FONTALBA. Et ma lettre?...

LÉONE. A eu tout le succès que tu t'en étais promis.

FONTALBA. J'étais si impatient de connaître le résultat de cette entrevue décisive!...

LÉONE. J'ai suivi encore une fois tes conseils; j'ai menti effrontément, avec une impudence digne de la tienne.

FONTALBA. Vous me flattez, monsieur le chevalier.

LÉONE. L'amour de Gabrielle m'a secondé...

FONTALBA. Pauvre ange!...

LÉONE. J'ai électrisé la mère!...

FONTALBA. Faible femme!... tête légère!

LÉONE. J'ai attendri la tante...

FONTALBA. Cœur desséché de vieille fille.

LÉONE. Et j'ai fait pleurer le père!

FONTALBA. Victoire!... le diamant s'est laissé attendrir... à quand... la dot?

LÉONE. J'épouse demain...

FONTALBA. Demain?... bravo!... et comptant?... un million!... Quand partons-nous de Bruxelles?

LÉONE. Partir de Bruxelles? je n'y songe pas...

FONTALBA. Tu n'y songes pas!... c'est possible... mais moi j'y songe pour nous deux... et dès que tu seras possesseur...

LÉONE. De Gabrielle...

FONTALBA. Et des florins du papa, il faut nous mettre en route et quitter pour jamais les Pays-Bas...

LÉONE. Que veux-tu dire?... pourquoi?...

FONTALBA. Pourquoi?... tu veux savoir pourquoi?... D'abord, notre serment et nos amis qui nous attendent! Il y en a parmi eux qui punissent une offense avec une épée et un manque de parole avec un stylet. Et puis, as-tu donc oublié notre dernière aventure de Paris?

LÉONE. Odieux souvenir!...

FONTALBA. As-tu oublié que nous avons été surpris par cet infernal Flamand?... Qu'il est de Bruxelles, ce que nous ignorions quand nous nous sommes réfugiés ici... que nos amis de Paris nous annoncent son départ et son prochain retour?... Veux-tu l'attendre?... veux-tu braver sa présence?... veux-tu qu'il te déshonore aux yeux de ta nouvelle famille?... Qu'il dise à ta Gabrielle : Le chevalier Léone...

LÉONE. N'achève pas!...

FONTALBA. Et qu'il nous enlève ainsi, à moi, le fruit de mon industrie, à toi, celui de ton amour!... dis, le veux-tu?

LÉONE. Eh!... sais-je ce que je veux?... Je suis maintenant condamné à rougir en présence d'un homme!... à éviter les regards d'un homme!... à fuir devant un homme!... Il me faut lui sacrifier mon présent, mon avenir, toutes les espérances de ma vie!... Fontalba, voilà ton ouvrage!...

FONTALBA. Trêve de reproches!... je ne les mérite pas... C'est ta sotte passion qui te trouble la tête et ne te permet plus d'apprécier mes services et mon amitié!... Ne t'ai-je pas fait une existence brillante, toute de plaisir et de volupté?... Au lieu de te laisser végéter obscurément à Venise, entre les quatre murs du palais en ruines de tes nobles aïeux... n'ai-je pas organisé notre brillant compagnonnage?.. Ne t'ai-je pas lancé dans le monde?... Ne t'ai-je pas fait savourer toutes les jouissances... toutes les délices de la vie?... Ingrat!... ces services sont sortis de ta mémoire du moment où l'image de cette jeune fille est venue se loger dans ta tête...

LÉONE, vivement. Dans mon cœur, d'où je ne puis le bannir!... Mais ce bal auquel je dois présider avec Gabrielle... je n'y songeais plus, vraiment... Déjà la foule remplit cette galerie... je n'ai pas de temps à perdre... Au revoir, Fontalba...

FONTALBA. Je sors avec toi... Ne faut-il pas que j'aille revêtir aussi mon costume?... (Ils sortent ensemble. Les masques paraissent dans la galerie.)

SCÈNE VI

WAGNER, seul. Il arrive par la galerie, il est en costume de velours noir, et masqué. Grâce au ciel, j'échappe enfin à cette foule importune!... Partout des fleurs, des sons harmonieux, partout la joie, excepté dans mon cœur!... Mais ne suis-je pas en proie à quelque illusion funeste?... Un bal masqué dans cette maison... une fête de nuit chez l'orfèvre Ruyders!... Gabrielle, m'a-t-on dit, va épouser un étranger, un seigneur italien... un aventurier peut-être!... Pouvais-je m'attendre à ce changement?... Quand je quittai cette ville pour obéir à la volonté de mon père, M. Ruyders me serra cordialement la main, et me dit : « Au revoir, mon gendre!... » Gabrielle m'a oublié!... je vais la revoir!... je verrai cet homme!... personne ici ne soupçonne ma présence... Je serai là près d'eux... sans me faire connaître, car je ne veux pas être un objet de pitié... La voici!... qu'elle est belle sous ce costume!...

SCÈNE VII

WAGNER, RUYDERS, MADAME RUYDERS, MADEMOISELLE THÉRÈSE, en costume de caractère; GABRIELLE, FOULE D'INVITÉS ET DE MASQUES.

WAGNER, à part. Mais je ne vois pas son fiancé...

RUYDERS, aux assistants. J'annonce à toutes les personnes pré-

seules à ce bal, que j'ai choisi pour époux à ma fille Gabrielle, le chevalier Léone.

WAGNER, à part. Le chevalier Léona!... se pourrait-il? Ah! Dieu soit loué, ce mariage n'aura pas lieu!... (Il se place à l'extrémité du théâtre, parmi les invités.)

RUYDERS. Messieurs, voici mon gendre.

WAGNER, qui est placé à la droite de l'acteur, à part, voyant entrer Léone qui est en riche costume espagnol.) Plus de doute!... c'est lui!...

SCENE VIII

LES MÊMES, LÉONE.

UN DES ÉCHEVINS, à Ruyders. Mon collègue, veuillez recevoir nos compliments pour le mariage que vous nous annoncez.

LEONE. Permettez-moi, messieurs, de les accepter en mon nom... La noblesse et les arts ont toujours marché de pair... L'orfevre Benvenuto Cellini fut grand comme Michel-Ange... et lorsque l'histoire nous le montre accueilli et fêté à la Cour de tous les souverains... quel homme pourrait ne pas s'enorgueillir du choix d'un honorable magistrat et d'un artiste tel que M. Ruyders?... (Bas à Gabrielle.) Et qui ne serait heureux de vous obtenir, Gabrielle?... (La prenant par la main, il parcourt le cercle et salue.)

MADAME RUYDERS, bas à son mari et à la tante Thérèse. Comme ils sont bien tous les deux!... et vous aviez le cœur de vous refuser à cette union!...

RUYDERS, de même. C'est une chose faite... n'en parlons plus...

MADEMOISELLE THÉRÈSE. Comment trouvez-vous mon costume?... (Léone tenant toujours Gabrielle par la main, s'approche de Wagner masqué, et le salue. La foule se disperse dans la galerie. Monsieur et madame Ruyders et mademoiselle Thérèse suivent les invités. La musique du bal se fait entendre.)

SCÈNE IX

WAGNER, toujours masqué; LEONE, GABRIELLE.

(Léone va suivre la foule avec Gabrielle, Wagner lui frappe sur l'épaule et le retient.)

WAGNER, bas. Chevalier Léone... deux mots!...

LEONE. Qui êtes-vous, monsieur?

WAGNER, de même. Vous allez le savoir...

LEONE. Pourquoi cet entretien?

WAGNER, de même. Je vous le dirai à vous seul...

LÉONE. Ah!... parlez haut, monsieur!... je n'ai ici de secrets pour personne...

WAGNER, de même. Dans un instant, vous me supplierez de parler aussi bas que possible... Souvenez-vous de Paris... du jeu chez la princesse de Soubise!...

LÉONE, bas et vivement ému. Il suffit, monsieur... je cède à votre importunité...

WAGNER. Enfin!...

LEONE, à Gabrielle, qui a suivi ce dialogue avec anxiété. Ma chère Gabrielle, pardonnez-moi si je me sépare un instant de vous!

WAGNER, lui montrant un cabinet à droite. Ici, dans ce boudoir, nous serons à l'aise.

LÉONE, à Gabrielle. Rentrez dans le bal... je vous y rejoins à l'instant... (Il entre dans le cabinet avec Wagner.)

SCENE X

GABRIELLE, puis FONTALBA.

GABRIELLE seule, vivement, agitée. Quel est cet homme?... Il m'a semblé reconnaître la voix de Wagner... sa démarche... O mon Dieu! si c'était lui!... s'il avait provoqué Léona!... Ah! j'en mourrais!...

FONTALBA, entrant. Comment!... seule ici, mademoiselle!... Mais où est donc ce cher Léona?...

GABRIELLE, très-troublée. Il va revenir!... une affaire imprévue l'a forcé de s'absenter du bal... pour quelques instants... (A part.) Mais pourquoi ne lui dirais-je pas?... (Haut, lui montrant le cabinet.) Il est là... avec un inconnu... qui lui a demandé un entretien... (Très-émue.) Vous êtes son ami... monsieur... et s'il avait besoin de votre secours, j'espère qu'il ne le réclamerait pas en vain... Souffrez que je retourne au bal, près de mes parents... Je vous le répète encore, monsieur... je vous le demande en grâce... je le crois en danger... Veillez sur lui!... (Elle sort.)

SCÈNE XI

FONTALBA, puis WAGNER et LEONE.

FONTALBA, seul. « Je le crois en danger... veillez sur lui!... un inconnu!... » Qu'est-ce que tout cela veut dire?...

WAGNER, à Léone, en sortant du cabinet. Je vous donne une heure, monsieur... pas un instant de plus!... Songez-y!...

LEONE, pâle et défait, à Wagner qui est toujours masqué. J'y songerai, monsieur. (Wagner se retire lentement et disparaît dans la galerie au milieu des invités.)

SCÈNE XII

LÉONE, FONTALBA.

FONTALBA. Que diable faisais-tu là-dedans avec ce fantôme?...

LEONA. Ah! malheureux!... nous sommes perdus!...

FONTALBA. Perdus!... es-tu fou?

LEONE. Perdus, te dis-je!... si je ne quitte dans une heure le bal et cette maison pour n'y plus reparaître...

FONTALBA. Ah çà! voyons, je t'en prie... ne me parle plus par énigmes...

LEONA. Wagner est ici!...

FONTALBA. Serait-il vrai?...

LEONE. C'est lui qui était là avec moi dans ce cabinet... Oui, cet homme que l'enfer a déchaîné contre moi, il vient me poursuivre jusqu'ici, il vient m'enlever Gabrielle!... Possesseur du secret qui peut me perdre, il m'a fallu entendre ses outrages sans me venger!... il me donne une heure... rien qu'une heure!... Si ce temps écoulé il me retrouve ici... alors, devant Gabrielle, devant son père... il publie ma honte et mon infamie!...

FONTALBA. Eh!... ne peux-tu l'accuser d'imposture?...

LÉONE. Impossible!... il possède une lettre de la princesse, signée de toutes les personnes de son cercle... une lettre qui nous flétrit et nous déshonore.

FONTALBA. J'avoue que la situation est embarrassante!... Diable d'homme!... Si au moins nous avions touché la dot!...

LEONE. Ah!... ne me parle pas de cette fortune!... Gabrielle, Gabrielle seule excite mes regrets et ma douleur!... Gabrielle, la seule femme que j'aie aimée d'un véritable amour... pour qui j'allais rompre avec le passé, recommencer ma vie!... devenir pour elle un objet d'aversion et de mépris!...

FONTALBA. Ah!... si tu t'amuses à faire du sentiment, nous sommes bien réellement perdus!... Voyons, voyons!... de la présence d'esprit... du calme. Il nous reste une heure: tout peut encore se réparer... mais il n'y a pas un instant à perdre...

LÉONE. Que veux-tu dire?

FONTALBA. Tu es aimé de Gabrielle?...

LEONE. Oh! oui... elle m'aime encore maintenant.

FONTALBA. Eh bien! prends-la à part... dis-lui que tu ne peux attendre le jour du mariage, que tu es obligé de fuir... tout ce que tu voudras... Tu es beau, séduisant... elle t'aime à l'adoration... elle consentira à te suivre... Et avant que notre homme ait parlé, avant qu'il ait produit la fatale lettre, nous roulons tous les trois en chaise de poste...

LEONE. Eh!... n'y ai-je pas déjà songé?... Mais Gabrielle m'aimera-t-elle assez pour fuir avec moi, pour abandonner ce qu'elle a de plus cher?...

FONTALBA. Eh! mon Dieu!... ce qu'une femme a de plus cher, c'est son amant!... D'ailleurs si elle ne consent pas, tu l'enlèveras... elle te maudira d'abord, et t'en remerciera plus tard...

LÉONE. Quoi!... l'arracher à sa famille, à sa patrie, pour l'entraîner dans ma vie aventureuse, dans la misère peut-être...

FONTALBA. La misère!... que tu es enfant!... Mais tu ne prends garde à rien... tu n'as vu que les beaux yeux de ta belle, et tu es resté aveugle à l'éclat des diamants dont elle est couverte de la tête aux pieds... et, Dieu me damne! je crois qu'elle porte sur elle tout le fonds de boutique de son très-honoré père!... Avec cela, cher Léone, nous ne craindrons plus la pauvreté... Et cet excellent homme de Ruyders qui, par vanité, charge sa fille de diamants!... Ah! oh! ah! ah!

LEONA. Fontalba, mais ce que tu me proposes est une nouvelle infamie...

FONTALBA. Allons!... voilà encore de tes enfantillages!... Gabrielle est-elle ou non ta fiancée?... tu as droit à une dot, et puisque tu ne peux l'avoir en numéraire, tu la prends en marchandises, en brillants, en pierreries!... c'est extraordinairement simple... et même, de ta part, c'est de l'obligeance... Allons, morbleu! pas de faiblesse... la voici justement... elle est inquiète... elle m'avait fait part de ses craintes... De la fermeté... il faut emporter d'assaut la place... (A part.) Avec tous les accessoires... (Haut.) Moi, je vais faire préparer une voiture et je reviens dans quelques instants... (Il sort.)

SCÈNE XIII

LEONE, GABRIELLE.

GABRIELLE. Ah! Léone, dans quelle inquiétude vous m'avez laissée!...

LEONE. Écoute-moi, Gabrielle!... Je suis perdu si tu ne m'aimes pas jusqu'au délire!...

GABRIELLE. O ciel!... qu'est-ce que cela signifie?...

LEONE. Et tu ne m'aimes pas ainsi, n'est-ce pas?

GABRIELLE. Je t'aime de toutes les forces de mon âme!... Parle, que faut-il faire pour te sauver?

LÉONE. Ah!... tu n'y consentiras pas!... Je suis le plus malheureux des hommes; tu es la seule femme que j'aie jamais aimée, Gabrielle, et au moment de te posséder, je te perds pour jamais...

GABRIELLE. Au nom du ciel, ne pouvez-vous dire ce que vous attendez de moi?...

LÉONE. Non!... je ne puis parler... Un affreux secret, un mystère épouvantable pèse sur ma destinée et je ne pourrai jamais te le révéler... Pour m'aimer, pour me suivre, pour me consoler, il faudrait être plus qu'une femme, plus qu'un ange, peut-être...

GABRIELLE. Pour t'aimer... pour te suivre!... Mais dans quelques jours ne serai-je pas ta femme? tu n'aures qu'un mot à dire, et quelle que soit ma douleur et celle de mes parents, je te suivrai au bout du monde, si tu le veux...

LÉONE. Est-ce vrai, ô ma Gabrielle?... tu me suivras, tu quitteras tout pour moi... Eh bien! si tu m'aimes à ce point, je suis sauvé!... Il faut partir... partir à l'instant...

GABRIELLE. Quoi!... y pensez-vous, Léone?... Sommes-nous mariés?

LÉONE. Mariés!... nous ne pouvons pas l'être ici...

GABRIELLE, accablée. O mon Dieu!...

LÉONE. Et si tu ne veux pas m'aimer... si tu ne veux pas fuir avec moi, je n'ai plus qu'un parti à prendre, c'est de mourir...

GABRIELLE. Mais que nous arrive-t-il donc?... est-ce un rêve?... Qui peut s'opposer à notre union, quand tout est décidé, quand vous avez la parole de mon père?...

LÉONE. Un mot de l'homme qui est amoureux de vous, et qui est revenu pour vous empêcher d'être à moi...

GABRIELLE. O ciel!... Wagner!... je l'avais reconnu!... c'était lui!... Mais que peut-il contre toi?... Ah! je devine!... Tu as perdu ta fortune?.. les papiers que tu attends doivent en apporter la nouvelle?... Wagner le sait, et il te menace d'en instruire mon père... Mais ne suis-je pas assez riche pour deux?... Va, ne t'afflige plus!... si mes parents pouvaient écouter un vil intérêt, c'est alors que je fuirais avec toi...

LÉONE. Eh bien! fuyons à l'instant; car tes parents seront inflexibles... Il n'est pas question de ma ruine... mais il y a quelque chose d'infernal que je ne puis te dire... Ah! que ne pouvons-nous changer de rôle!... que ne suis-je à ta place!... avec quel bonheur... avec quel transport je t'immolerais toutes les affections... tous les devoirs...

GABRIELLE. Assez, Léone!... assez!... vous m'égarez par vos discours... Grâce! grâce pour ma pauvre mère, pour mon père, pour mon honneur!... vous voulez me perdre!...

LÉONE. Ah!... tu penses à tout cela... et pas à moi!... tu pèses la douleur de tes parents, et tu ne mets pas la mienne dans la balance... Ah! tu ne m'aimes pas!...

GABRIELLE. Eh bien! tu le veux!... et tu le peux!... parle, dis-moi tout ce que tu voudras... il faudra bien que je t'obéisse... N'as-tu pas le maître de ma volonté et de mon âme?

LÉONE. Nous avons peu d'instants à perdre... il faut qu'avant une heure nous soyons partis... ou la fuite devient impossible... Il y a ici un œil implacable qui veille sur nous... mais si tu le veux, nous saurons le tromper... le veux-tu?...

GABRIELLE, avec effort et en sanglotant. Oui!...

LÉONE. Eh bien! je pars... je te devance... car il faut que je m'éloigne du bal, que je m'éloigne seul, pour tromper la défiance de notre ennemi... J'ai mis Fontalba dans le secret!... Dès que tout sera prêt, il viendra te prendre sous le prétexte d'une danse, d'un quadrille... tu le suivras; vous disparaîtrez ensemble dans la foule... et bientôt vous m'aurez rejoint... Songe à tout cela... point d'agitation dans ton maintien, point de trouble, il faut que tu sois calme, impassible... il le faut... T'en sens-tu la force?

GABRIELLE, hors d'elle. Oui, oui!...

LÉONE. Adieu donc, adieu!... tu me sauves! (Il sort.)

SCÈNE XIV

GABRIELLE, seule. Qu'ai-je dit?... qu'ai-je promis?... ô mon Dieu!... Partir!... et sans embrasser ma mère!... partir, non pas en épouse heureuse, mais en fille coupable!... Oh! que cette musique me fait mal! .. que ce bal maintenant me fait horreur!... Ma mère! ah! grâce au ciel!... je vais la voir encore!... La voici!...

SCÈNE XV

GABRIELLE, MADAME RUYDERS.

MADAME RUYDERS. Comment, Gabrielle!... mais Léone n'est pas avec toi... Que devient-il donc? Ma chère enfant, notre bal est magnifique... ton père est ravi!... j'en étais sûre... Mais qu'as-tu donc? tu es triste... tu viens de pleurer... Est-ce la douleur de te séparer de nous?...

GABRIELLE, lui pressant les mains. Oh! oui, ma mère, c'est cela!

MADAME RUYDERS. Enfant que tu es!.. mais tu vas être la femme de Léone... et, pour le suivre, il te serait permis de tout quitter... même ta mère...

GABRIELLE, pleurant. Jamais! jamais je n'en aurai le courage!

SCÈNE XVI

LES MÊMES, FONTALBA.

FONTALBA. Eh bien? seules, mesdames, quand on désire partout votre présence!...

MADAME RUYDERS. Ah! venez donc, monsieur le marquis, pour consoler cette jeune folle et la distraire... L'idée de nous quitter pour épouser Léone la fait fondre en larmes.

FONTALBA. Pur enfantillage!... Ces beaux yeux vont se sécher pour la prochaine contredanse, où mademoiselle doit figurer avec moi... (Avec intention.) Je viens réclamer une promesse sacrée... (Bas à Gabrielle.) Il vous attend .. tout est prêt!

GABRIELLE, bas. O mon Dieu!... que faire?...

MADAME RUYDERS, remontant la scène. Vois donc, Gabrielle, le beau quadrille.... et tu refuserais d'y figurer?...

GABRIELLE, bas à Fontalba. Oh! monsieur... quelques instants... de grâce!...

FONTALBA, de même. Les moments sont précieux!... et si je reviens sans vous... il se tuera!

MADAME RUYDERS, redescendant la scène. Monsieur de Fontalba, tâchez donc de la distraire... conduisez-la près de Léone.

FONTALBA. Je fais tout ce que je peux pour l'y décider.

GABRIELLE, bas à Fontalba. Ne pourrais-je au moins quitter ce costume de fête... ces diamants?...

FONTALBA, de même. Impossible!... (A part.) Voyez-vous la petite vaniteuse qui veut se faire enlever pour elle-même?...

MADAME RUYDERS. Va, ma chère enfant... va!...

FONTALBA, à part. Oui, *chère*... bien *chère!*... Pour cent mille florins de pierres fines!... (Il entraîne Gabrielle dans le bal; elle sort en jetant sur sa mère un dernier regard.)

SCÈNE XVII

MADAME RUYDERS, seule. Pauvre enfant!... Mais je suis sûre que dès qu'elle aura revu Léone...

SCÈNE XVIII

MADAME RUYDERS, MADEMOISELLE THÉRÈSE, RUYDERS, FOULE D'INVITÉS, derrière lesquels est WAGNER.

MADEMOISELLE THÉRÈSE. Ah! je vous trouve enfin, ma chère sœur!... Mais que deviennent donc nos fiancés?... On les demande dans tout le bal... A propos, une nouvelle!... (A Ruyders.) Elle vous regarde principalement, monsieur mon frère!... ce que j'ai à vous dire va vous surprendre... Dieu sait dans quelle position cela va vous placer vis-à-vis d'une personne que vous avez bien cruellement offensée!

RUYDERS. Que voulez-vous dire?

MADEMOISELLE THÉRÈSE. Je veux dire que M. Wagner, ce bon, cet excellent jeune homme, à qui vous aviez promis la main de Gabrielle...

M. ET MADAME RUYDERS. Eh bien?...

MADEMOISELLE THÉRÈSE. Il est revenu!... il est à Bruxelles!

WAGNER, sortant de la foule, il est sans masque. Oui, monsieur Ruyders, à Bruxelles, et dans votre bal!... (Mouvement général de surprise. — Prenant à part M. et madame Ruyders.) Mais ne cherchez plus Léone... il n'est plus ici... d'un mot je l'ai fait fuir... Seulement, appelez votre fille; j'ai quelque chose à vous révéler devant elle!...

MADAME RUYDERS. Quel mystère!... ô mon Dieu!... Où est Gabrielle?...

MADEMOISELLE THÉRÈSE. Je commence à m'inquiéter de son absence...

UN DOMESTIQUE, entrant et remettant un billet à madame Ruyders. Ce billet à votre adresse, madame...

MADAME RUYDERS. Grand Dieu!... quel soupçon!... quelques mots de Gabrielle écrits au crayon!...

RUYDERS, vivement. Mais lisez donc!...

MADAME RUYDERS, lisant. « Ma mère, pardonnez-moi... je pars avec Léone!... » (Elle tombe évanouie.)

WAGNER. Malédiction!

RUYDERS. Le misérable vient d'enlever notre fille!...

WAGNER, avec force. Non, mais cent mille écus de diamants qu'elle porte sur elle!... (On s'empresse autour de madame Ruyders.)

ACTE DEUXIÈME

La scène est à Venise : le théâtre représente un salon meublé avec opulence; à droite, un secrétaire; à gauche, un guéridon; deux portes latérales donnent, l'une sur un cabinet, l'autre sur un escalier dérobé; au fond, une porte à deux battants.

SCÈNE PREMIÈRE

GABRIELLE, LÉONE.

GABRIELLE. Qu'il est beau, Léone, ton palais héréditaire ! Il y a déjà six semaines que nous sommes à Venise, et je me surprends encore à courir dans ces immenses galeries, comme dans un séjour enchanté. Je me demande si je fais un rêve, si je suis vraiment la maîtresse et la reine de toutes ces merveilles !

LÉONE, avec préoccupation. Oui, Gabrielle, tout cela est à vous !

GABRIELLE. Te le dirai-je, cependant ? Eh bien, pendant les trois mois que nous avons passés à Milan, au milieu des fêtes et des plaisirs, j'ai toujours regretté les six mois que nous avons passés en Suisse. Oui, le bonheur de notre chalet m'avait initiée à des joies plus intimes et plus pures. Je les regrette et ne puis m'empêcher de te le dire !

LÉONE. Et moi aussi, Gabrielle, je le regrette, ce temps de délices, supérieur à toutes les fumées du monde. Mais Dieu n'a pas voulu changer pour nous le cours des saisons ; il n'y a pas plus d'éternel bonheur que de printemps perpétuel...

GABRIELLE. Oh ! oui, nous retournerons en Suisse, tu me le promets ? Et puis, ces papiers qui étaient à Venise et qui devaient assurer notre union, tu les as maintenant, n'est-ce pas ? Bientôt je serai ta femme, tu me l'as juré ! Bientôt mes remords seront effacés ! Alors, je ne te demanderai plus qu'une chose, je ne te ferai plus qu'une seule prière, et, si tu m'exauces, nous renoncerons à cette société que je ne puis comprendre. Ces hommes qui demeurent ici, comme si ton palais était le leur, je les crains, sans me rendre compte de l'effroi qu'ils m'inspirent !

LÉONE, vivement, en s'asseyant. Gabrielle !

GABRIELLE. Je crains pour toi l'entraînement de liaisons funestes... Ces hommes dont je te parlais tout à l'heure, ce marquis de Fontalba qui nous a suivis, ce vicomte d'Asfeld qui ne te quitte jamais, sont des hommes légers, dangereux ! Le marquis n'est que frivole ; mais le vicomte est un homme pervers.

LÉONE, avec humeur. Gabrielle, vous êtes injuste !

GABRIELLE. Si je vous disais, Léone, ce qu'une femme n'avoue jamais sans répugnance... Si je vous disais que cet homme a eu l'audace...

LÉONE, riant. Pardieu ! de te faire une déclaration d'amour, n'est-ce pas ? Je m'en rapporte à lui pour l'avoir osé, et à toi pour l'avoir traité comme il méritait de l'être !

GABRIELLE, indignée. Cet homme est un misérable ! Car, après le mépris que je lui ai témoigné, devrait-il rester ici ? Et vous, Léone, le verrez-vous encore après l'aveu que vous m'avez forcée de vous faire ?

LÉONE. Je ne puis rompre ainsi brusquement ; mais, sois tranquille, nous nous débarrasserons de lui, puisqu'il a eu l'insolence de t'aimer et de te le dire !

GABRIELLE. Est-ce avec ce calme, ce sang-froid que vous deviez apprendre un pareil outrage fait à celle dont vous devez protéger l'honneur ? Ah ! j'ai des craintes bien plus cruelles, Léone ; je vous les aurais toujours cachées, mais je crains maintenant d'avoir trop bien lu dans votre âme : je crains que vous ne m'aimiez plus !

LÉONE. Gabrielle, quel soupçon ! Bientôt ne seras-tu pas ma femme ?

GABRIELLE. Mais ne me trompez-vous pas ? Je veux tout vous dire. Vos fréquentes visites chez la princesse Monti sont pour moi un tourment de tous les jours, de tous les instants !

LÉONE, avec humeur. Que puis-je faire, Gabrielle, si vous vous créez des tourments imaginaires ? (Avec tendresse.) Allons, point de larmes ! Je n'aimerai et je n'épouserai jamais que vous !

GABRIELLE, avec joie. Ah ! que j'ai besoin de te croire !

LÉONE, l'embrassant au front. Au revoir ! Je ne tarderai pas à revenir, car on va tout à l'heure se rassembler dans cette salle, et tu n'aimes pas nos réunions. Bientôt, comtesse de Léone, vous serez seule avec moi ; mais encore aujourd'hui, du courage ! Je vais au devant de nos amis ! Ne te fâche pas, c'est la dernière fois !

GABRIELLE. Que vous êtes bon ! Je profiterai de ces instants pour faire une promenade sur le canal.

LÉONE. A votre aise ! Mais n'allez pas faire de conquêtes ! Ne quittez pas votre masque, je suis jaloux ! (Il sort.)

SCÈNE II

GABRIELLE, seule. Il ne me dit pas la vérité ! Malgré toutes ses promesses, je suis tourmentée, inquiète : cette princesse Monti ! Il a voulu détourner mes soupçons, il ne les a pas détruits. Mais il a laissé sa clef à ce secrétaire ! C'est là qu'il place tous ses papiers ! Si j'osais ! Oh ! non, ce serait mal ! Cependant a-t-il le droit de me trahir, moi qui lui ai tout sacrifié, mon honneur, mon repos, mon avenir ? N'ai-je pas le droit de tout connaître ? Ah ! je souffre trop... je n'y puis résister ! (Elle ouvre le secrétaire ; parcourant plusieurs papiers.) Rien... d'anciens papiers de famille... des notes de voyage... Mais, que vois-je ! (Tirant un coffret du secrétaire.) Il me semble que c'est la cassette qu'il m'a montrée à Genève, et dans laquelle, disait-il, il avait placé les diamants de mon père, pour les lui renvoyer à Bruxelles... Oui, je la reconnais ! (L'ouvrant.) Elle est vide ! Oh ! mon Dieu ! quel soupçon ! Je n'y avais jamais songé. Mais c'est impossible ! (Remuant des papiers dans le secrétaire.) Il y a quelque chose sous ces papiers... Un bijou soigneusement enveloppé et comme oublié.... (Elle jette l'enveloppe.) Je ne me trompe pas, cette épingle en diamants appartenait à mon père ! C'est elle qui attachait mon écharpe au bal de Bruxelles ! Léone m'aurait-il trompée ? Mais ce serait un vol, un vol infâme ! Ah ! quel odieux soupçon ! Léone n'est pas capable d'un vol ! D'ailleurs, il est riche. Je veux éclaircir tous ces mystères ! Je l'entends, je crois ; il revient avec ses amis. Appelons Péblo, c'est un brave serviteur qui m'est dévoué. (Elle sonne ; Péblo paraît.)

PÉBLO. Qu'y a-t-il, signora ?

GABRIELLE. Tu diras à ton maître que je suis sortie dans la gondole. Je reste ici. (A part.) Oui, dans ce cabinet, je pourrai tout entendre ! (Elle entre dans le cabinet à gauche.)

PÉBLO. Du mystère, obéissons.

SCENE III

LÉONE, LE MARQUIS DE FONTALBA, LE VICOMTE D'ASFELD, LES AUTRES AMIS DE LÉONE, PÉBLO.

LÉONE. Péblo, ta maîtresse est-elle partie pour sa promenade ?

PÉBLO. Elle vient de sortir à l'instant.

LÉONE. C'est bien ; laisse-nous ! (Péblo sort. — Des domestiques apportent des plateaux chargés de liqueurs et de vins.)

D'ASFELD. A table !

TOUS. A table ! (Tous prennent des verres et boivent.)

FONTALBA. Viva Dieu ! J'ai déjà manqué de bien commencer la journée ! Le jeune baron de Zagaroli passait dans sa gondole, sous les fenêtres de la grande galerie, et sans cette sotte de Vanina qui l'accompagnait, je lui aurais gagné mille piastres, aussi sûr que je bois ce vin de Chypre !

LÉONE. Tu n'as donc pas assez, pour jouer, de tes soirées ?

FONTALBA. Je tiens à m'enrichir. A chacun son mérite ! Toi, tu es le premier des hommes pour te ruiner ! Vingt mille ducats en quatre mois, sais-tu que c'est un joli train !

D'ASFELD. As-tu payé, Léone, le loyer de ton palais héréditaire ?

FONTALBA. Parbleu ! d'avance ! Sans cela, est-ce qu'on lui aurait loué ! (Rire général.)

D'ASFELD. Qu'est-ce que tu comptes faire, Léone, quand tu n'auras plus rien ?

LÉONE. Des dettes, toujours des dettes !

FONTALBA. C'est très-bien, tant qu'on trouve des créanciers complaisants ; mais les tiens se fâchent.

D'ASFELD. C'est l'amour qui t'a perdu, Léone ; tu t'es endormi dans ses délices ! Que diable as-tu fait en Suisse avec ta Gabrielle pendant six mois ?

LÉONE. Silence là-dessus ! Je l'ai aimée, et je jetterai mon verre à la tête de quiconque le trouvera plaisant. (La porte du cabinet où est Gabrielle s'est entr'ouverte et elle s'est avancée pour écouter.)

FONTALBA. Léone, tu bois trop !

LÉONE. C'est possible ; mais j'ai dit ce que j'ai dit.

D'ASFELD. Mais pourquoi diable ne joues-tu plus ? Tu te négliges.

LÉONE. Ventredieu ! je joue tous les jours pour vous obliger. Moi qui déteste le jeu, vous me rendrez stupide avec vos cartes et vos dés, et vos poches qui sont comme le tonneau des Danaïdes, et vos mains insatiables ! Vous n'êtes que des sots, vous tous ! Quand vous avez fait un coup, au lieu de vous reposer et de jouir de la vie en voluptueux, vous vous agitez jusqu'à ce que vous ayez gâté la chance !

FONTALBA, souriant. La chance ! la chance ! On sait ce que c'est que la chance !

LÉONE. Grand merci ! je ne veux plus le savoir ! Au diable le jeu ! A bas les cartes ! Ce sont elles qui me rendent maussade ! Vive l'ivresse ! Vivent les femmes ! Vive la paresse, la musique, l'argent ! Vivent les jeunes filles et les vieilles comtesses ! Vive le diable ! Vive l'amour ! Vive tout ce qui fait vivre !

TOUS. A boire ! A boire !

FONTALBA. Du porto ! du xérès !

D'ASFELD. Versez ! versez !

LÉONE. Oh ! si je pouvais me passionner encore pour quelque chose, j'irais, l'été prochain, m'enfermer dans les Abruzzes et passer encore quelques mois à vous oublier tous !

D'ASFELD, avec ironie. Repassionne-toi pour Gabrielle !

LÉONE, se levant avec colère. Je ne me repassionnerai pas pour Gabrielle ; mais je te répondrai avec mon épée si tu prononces encore son nom ! (Il s'élance vers d'Asfeld. Mouvement. On les sépare.)

FONTALBA. Décidément, Léone, tu bois trop!

LÉONE. Oui, je vous défends de nommer Gabrielle! Je ne veux pas que vos lèvres profanent ce nom! C'est un ange que j'entraîne avec moi dans l'abîme! Elle mourra saintement et chastement, comme une victime expiatoire entre le ciel et moi!

FONTALBA. Léone, trêve de plaisanteries! Vous le savez tous : nous étions à Venise une société d'amis. Riche, dévoué, chacun de nous avait une fortune pour tous! Un jour il arrive que, à force de jeux, de fêtes, de gondoles et de brillantes courtisanes, nous n'avions plus d'or! Nous fîmes serment de reconquérir la fortune. Nous prîmes l'Europe pour tapis vert, Venise pour rendez-vous, Léone pour notre chef, et nous nous séparâmes, ayant juré que, en cas de bonheur, comme par le passé, l'opulence de chacun serait celle de tous. Associés fidèles, nous nous sommes tour à tour ruinés ou enrichis. Maintenant, c'est Léone, Léone qui, jusqu'ici esclave de sa parole, veut nous abandonner!

LÉONE. Comment!

FONTALBA. Les cinquante mille écus que l'usurier Thadée t'a remis sont dissipés ou vont l'être; un moyen de salut nous reste, une chance qui surpasse toutes celles que nous avons rencontrées : la princesse Monti, la plus grande fortune de Venise, éprise de Léone, consent à l'épouser; il le refuse, et dans huit jours au plus Gabrielle doit être sa femme! (Mouvement général.)

LÉONE. C'est faux! cela est faux!... Par pitié pour Gabrielle, j'ai pu le lui promettre, le lui dire, mais je ne l'ai jamais voulu! (Ici Gabrielle, presque mourante, rentre dans le cabinet dont la porte se ferme.)

FONTALBA. Alors mets à profit l'amour de la princesse Monti, et le plus tôt possible, car ce damné de Wagner est capable de nous avoir suivis à Venise et de faire encore manquer ce mariage-là!

D'ASFELD. C'est donc un homme bien redoutable, que ce Wagner?

FONTALBA. On voit bien que tu ne le connais pas!... l'ancien amant de Gabrielle, celui qui devait l'épouser! Un drôle d'original! Une ténacité, un sang-froid imperturbables! Et puis, ce qui lui donne sur nous un avantage immense, c'est qu'il a été témoin de certaines inconséquences, commises à Paris par notre ami Léone...

LÉONE, en fureur. Te tairas-tu?

FONTALBA. Oui, si tu te dépêches d'épouser la princesse et ses millions.

LÉONE. Ah! sans doute, ce serait le parti le plus raisonnable; mais je ne puis quitter Gabrielle, je l'aime trop! (Gabrielle reparaît.)

D'ASFELD. Raison de plus... Il faut l'aimer pour elle et non pour toi! Je te l'ai déjà dit, je connais un homme qui mettrait sa fortune à ses pieds, cet Anglais, ce lord Williams qui mène à Venise une vie si retirée, qui ne sort jamais, qui ne voit personne, mais qui a vu passer Gabrielle dans sa gondole et qui en est devenu éperdûment amoureux.

LÉONE, avec colère. Encore ce lord Williams! Je t'avais défendu de m'en parler!

D'ASFELD. Tu n'as pas toujours pensé ainsi, témoin certaine lettre que tu m'as écrite il y a huit jours... (A part.) Et qui pourra se retrouver plus tard!

FONTALBA. Songe que, d'un moment à l'autre, tes dettes vont te faire jeter en prison!

D'ASFELD. Le banquier Thadée ne veut plus attendre; il a remis tes lettres de change aux gardes de la ville.

LÉONE, se levant avec fureur. O destinée maudite! Le sort en est jeté, il le faut! D'ailleurs, je ne puis m'enchaîner éternellement à Gabrielle! Pour elle-même, je dois la quitter; mais que lui dire? quel prétexte imaginer?

FONTALBA. Des affaires urgentes, la nécessité d'un petit voyage... Pars dans une heure; reste deux ou trois jours à la villa Monti...

LÉONE, avec rage. Soit donc! Aussi bien il faut en finir!

FONTALBA. Moi, je vais voir tes créanciers et gagner du temps. Ton mariage convenu, tout s'arrange : tu fais un pont d'or à Gabrielle et tu la renvoies à Bruxelles.

D'ASFELD. Tu pars sur-le-champ?

LÉONE. Sur-le-champ. Le temps de voir Gabrielle et de la préparer à cette absence.

FONTALBA. Adieu, comte!

D'ASFELD. Adieu, prince Léone! (A part.) Ah! notre petite Bruxelloise, nous rabattrons votre orgueil, nous nous vengerons de vos dédains! (Ils sortent tous, excepté Léone.)

SCÈNE IV

LÉONE, puis GABRIELLE.

LÉONE, d'abord seul. Cette séparation est indispensable. En vain mon cœur me dit le contraire; ma raison le veut, elle l'exige... Mais la voici!

GABRIELLE, à part, entrant pâle et défaite. Oh! mon Dieu! que viens-je d'entendre?

LÉONE. Qu'as-tu, Gabrielle? Comme tu es pâle!

GABRIELLE. Rien, Léone... je vous jure!

LÉONE. Tu me trompes! Tu es toute troublée, toute tremblante!

GABRIELLE. Mon ami, n'avez-vous pas oublié de renvoyer les diamants de mon père, lorsque nous avons quitté Bruxelles? (Léone fixe sur Gabrielle un regard surpris et pénétrant.) Qu'as-tu à ne pas me répondre? Qu'est-ce que ma question a d'étonnant?

LÉONE, avec calme. Mais à quel propos vient-elle?

GABRIELLE. C'est que tout à l'heure, en revenant de ma promenade, j'ai passé par ta chambre, et j'ai trouvé ceci par terre... (Elle lui montre l'épingle.) Alors la crainte m'est venue que, dans le trouble de notre voyage, tu n'aies oublié de renvoyer ces diamants...

LÉONE, affectant le calme. Parbleu! je ne sais comment cela se fait! Où as-tu trouvé ce bijou?

GABRIELLE. Dans ta chambre, je te l'ai dit!

LÉONE, considérant l'épingle. Mais es-tu bien sûre que cela vienne de ton père?

GABRIELLE. Oh! je reconnais cette épingle, je la portais au bal!

LÉONE. A la bonne heure! Elle sera restée dans une de nos malles de voyage! Heureusement, c'est le seul bijou que nous ayons emporté par mégarde!

GABRIELLE. Vous me le jurez!

LÉONE, avec humeur. Je vous le jure, Gabrielle, et je suis offensé de vos soupçons! (Prenant l'épingle.) Cette épingle, d'ailleurs, a peu de valeur, je ne pense pas qu'elle vaille la peine d'être rendue.

GABRIELLE. Vous vous trompez; c'est un diamant de grand prix.

LÉONE. N'importe; ce serait imposer à votre mère une bien triste émotion pour bien peu d'argent... Gardez cela, Gabrielle... gardez cela pour des circonstances imprévues qui, je l'espère, ne se présenteront jamais. (Il place l'épingle sur le guéridon. Voyant que Gabrielle pleure.) Mais qu'avez-vous, Gabrielle? pourquoi ces larmes?

GABRIELLE, à part. Mon cœur se brise... je n'ose parler!

LÉONE, lui prenant la main. Je suis d'autant plus peiné de vous voir en cet état que je suis obligé, Gabrielle, de vous quitter pour quelques jours.

GABRIELLE, à part. O mon Dieu! mon Dieu! (Elle s'assied, ses larmes redoublent.)

LÉONE. Eh bien, pourquoi ces pleurs, je vous le demande?... pour une absence aussi courte qu'inévitable, nécessitée par les affaires les plus urgentes!... Est-ce donc là de la raison?

GABRIELLE. Ah! de la raison! je n'en ai plus, vous le savez bien. En avais-je de la raison, quand pour vous j'ai quitté ma famille, ma bonne mère, tout ce qui m'aimait sur la terre, pour vous suivre, vous, pour devenir la risée de vos amis... oui, leur risée!... Vos amis me méprisent, et vous le souffrez! et vous ne leur dites pas qu'il faut me plaindre, mais me respecter, et que pour avoir aimé le chevalier Léone, Gabrielle Ruyders n'est pas une fille perdue... mais dites-leur donc cela!

LÉONE. D'où vient ce trouble, Gabrielle? Mais que vous a-t-on dit?...

GABRIELLE. Que vous importe, si mes plaintes sont justes, si mes reproches sont fondés?... Pourquoi ce départ?... Avais-je tort ce matin quand je vous parlais de la princesse Monti?... Vous m'avez rassurée; eh bien, vous mentiez; oui, vous l'aimez, je le sais!... Léone, laisse-toi toucher par mes larmes!... Je t'ai donné ma vie, mon avenir! Tu devais m'épouser, tu me l'avais juré, tu ne l'as pas fait... m'en suis-je jamais plainte? Tu m'as traînée après toi de ville en ville... et à présent que je suis déshonorée, sans amis, sans famille; à présent que je n'ai plus que toi pour consolation et pour appui, tu vas me laisser seule, ici, à Venise, au milieu de tes amis corrompus... pour aller auprès d'une autre, pour l'aimer, pour lui donner ce nom que tu me refuses!... Ah! tu ne partiras pas, Léone, ou bien d'abord, tu me tueras! (Elle se jette à ses genoux.)

LÉONE, la relevant. Gabrielle, ma chère Gabrielle! (A part.) Ah! sa douleur triomphe de tous mes projets. (Haut.) Que faut-il faire pour calmer l'agitation où je te vois?...

GABRIELLE. Rester, ne point partir.

LÉONE. Eh bien, je te le promets, je resterai.

GABRIELLE. Ah! ne me trompe pas, tu me ferais trop de mal! Tu ne sais pas combien je t'aime!... Tu n'iras plus chez la princesse?

LÉONE. Non, Gabrielle.

GABRIELLE. Tu ne vas pas sortir?

LÉONE. Pour quelques instants seulement, pour quelques démarches indispensables... Je vais revenir... (*A part.*) Allons dire au vicomte et à Fontalba que je ne pars pas, qu'il faut attendre encore. (*Haut, en embrassant Gabrielle.*)

GABRIELLE. A revoir, Léone! (*Léone sort.*)

SCÈNE V

GABRIELLE, *seule*. Ah! il m'aime encore!... Sa fortune est dissipée, perdue... Mais il m'aime; qu'importe le reste?... Mes autres craintes étaient chimériques, mes soupçons étaient injustes!... Mais ce lord Williams dont je n'ai osé lui parler!... Voilà donc le degré d'abjection où je suis tombée! O ma mère! ma mère! Qu'est devenue votre fille?

SCÈNE VI

GABRIELLE, PEBLO.

PEBLO. Signora, un étranger demande à être introduit.

GABRIELLE, *avec trouble*. Je ne veux recevoir personne... Personne, entendez-vous?... Le nom de cet étranger?

PEBLO. Lord Williams.

GABRIELLE, *indignée*. Lord Williams!... quelle insolence!... qu'il n'entre pas!

PEBLO. Le voici!

GABRIELLE, *tombant sur un fauteuil et se cachant le visage dans ses mains*. Wagner! (*Peblo sort.*)

SCÈNE VII

GABRIELLE, WAGNER.

GABRIELLE. Wagner!... Vous ici!...

WAGNER. Oui, Gabrielle! Après votre fuite de Bruxelles, je me suis mis à votre poursuite, car je voulais vous rendre à votre famille, à votre mère... Arrivé ici depuis quinze jours seulement, j'ai évité tous les lieux publics, j'ai pris le nom de lord Williams... Je voulais épier la conduite de Léone, connaître sa position et la vôtre... Le hasard m'a favorisé... car à l'hôtellerie de Saint-Marc, où je demeure, loge aussi le vicomte d'Asfeld... et j'ai appris tout de ce misérable... j'ai reçu ses propositions infâmes!...

GABRIELLE. Ah! ménagez-moi!... Laissez-moi quelque temps m'enivrer des pensées que votre présence m'inspire... Quand je vous vois, Wagner, le souvenir de ma patrie et de ma famille se réveille en moi avec impétuosité... Je songe à mon père et à ma mère... je songe à tout ce passé qui m'oppresse!... Oh! parlez-moi de mes parents!... car mon cœur voudrait s'élancer vers eux, et il me semble qu'il va se briser en les désirant!

WAGNER. Vos parents, Gabrielle!... Votre père a perdu une sœur qu'il chérissait.

GABRIELLE. O ciel!

WAGNER. Il la pleure chaque jour... Pour vous, il ne peut prononcer votre nom avec amour, car vous savez combien il tient à l'honneur, et il croit le sien flétri pour jamais!

GABRIELLE. Mon père! mon père! il me maudit, je le vois! Et ma mère, si bonne et si tendre! elle vit, n'est-ce pas?...

WAGNER. Elle parle sans cesse de vous! elle conte sa douleur à tout le monde; à présent tout le monde est las de l'entendre, et on sourit quand votre mère commence à pleurer... ou bien on l'évite en disant : « Voilà madame Ruyders qui va nous conter l'enlèvement de sa fille. »

GABRIELLE. Et vous, Wagner, me méprisez-vous?

WAGNER. Je... je vous plains, et je suis à votre service : ma fortune est à votre disposition. Voulez-vous que j'écrive à votre mère? Voulez-vous que je vous reconduise auprès d'elle? Parlez, et ne craignez pas d'abuser de moi!

GABRIELLE. Retourner auprès de ma mère?... Oh! oui, mon cœur me le commande à chaque instant! Mais retourner à Bruxelles, mon orgueil me le défend. De quelle manière y serais-je traitée par toutes ces femmes qui ont été jalouses de mon éclat, et qui, maintenant, se réjouissent de mon abaissement.

WAGNER. Je crains, Gabrielle, que ce ne soit pas là votre meilleure raison... Vous ne voulez pas quitter Léone, convenez-en?

GABRIELLE, *pleurant*. Je le veux, je le veux... mais je ne le peux pas!

WAGNER. Malheureuse femme!... mais il vous a quittée, lui!... Il vous abandonne!... il laisse un misérable trafiquer de vous!... Ah! tenez, Gabrielle, là où il n'y a pas de noble fierté, il n'y a pas de ressource! Vous avez profané votre cœur, vous l'avez souillé au contact d'un cœur infâme! vous avez courbé la tête sous une main vile! Honte sur vous! vous aimez un lâche!

GABRIELLE. Arrêtez... Léone ne m'aime plus! c'est là tout son crime... mais ne l'outragez pas devant moi, ou dites-moi ce qui vous donne le [illegible] de le traiter avec ce mépris?

WAGNER. Ce qui me donne ce droit?... vous en doutez! Me direz-vous alors pourquoi Léone, si fier de son adresse, Léone, qu'on cite partout comme un spadassin, ne s'est jamais avisé de me chercher querelle, à moi qui n'ai jamais touché une épée de ma vie, et qui l'ai chassé de Bruxelles avec un regard!

GABRIELLE, *abattue*. Cela est inconcevable!

WAGNER. Ne savez-vous donc pas qu'à Paris, chez la princesse de Soubise...

GABRIELLE. Eh bien?

WAGNER. Je l'ai démasqué... Il volait au jeu!

GABRIELLE, *se cachant la tête dans ses mains*. Oh! mon Dieu!

WAGNER, *avec force*. Vous ne savez donc pas de qui vous êtes la maîtresse?... Est-ce que personne ne vous a raconté les aventures merveilleuses du chevalier Léone?... Est-ce que vous n'avez jamais rougi d'avoir été sa complice et de vous être sauvée avec un misérable en pillant la boutique de votre père?

GABRIELLE, *vivement*. Cela est faux! je n'ai jamais fait une telle bassesse! Léone n'en est pas plus capable que moi!... Il a renvoyé les diamants à Bruxelles...

WAGNER, *riant avec mépris*. En êtes-vous sûre?

GABRIELLE. Il me l'a juré!

WAGNER, *lui montrant un papier*. En croirez-vous cette quittance de vingt mille ducats?... Nierez-vous qu'il les a vendus à Milan?...

GABRIELLE, *tombant aux genoux de Wagner*. Emmenez-moi! emmenez-moi!

WAGNER. Pas encore... vous ne savez pas tout!... Écoutez cette lettre de Léone à ce d'Asfeld, qu'il nomme son ami!... (*Déployant un papier et lisant.*) « Mon cher vicomte, la seule chose qui m'embarrasse et qui m'épouvante, c'est Gabrielle... Tu as raison; au premier jour, elle fera avorter tous mes projets... mais que faire?... Son désespoir m'ôte toutes mes forces... Non, tu ne la connais pas... jamais elle ne se laissera vaincre par la cupidité... Mais le dépit, dis-tu?... Oui, cela est plus vraisemblable... Si tu lui dis un peu de mal de moi; si tu lui fais entendre que je lui suis infidèle... peut-être alors... Essaie! »

GABRIELLE. Cette lettre! cette lettre!... (*Elle l'arrache des mains de Wagner.*)

PEBLO, *entrant*. Le signor Léone rentre à l'instant.

GABRIELLE. Oh! mon Dieu!

WAGNER, *avec joie*. Enfin, le ciel me met en présence de cet infâme!

GABRIELLE, *vivement*. Si vous m'aimez, fuyez... fuyez par cette porte, je vous en supplie!

WAGNER. Non!

GABRIELLE. Eh bien, je partirai ce soir avec vous... mais sortez... sortez!... Soyez à minuit dans votre gondole au pied du grand escalier...

WAGNER. A minuit!... vous me le jurez?...

GABRIELLE. Je vous le jure!

WAGNER. A minuit, donc! (*Il sort par la porte dérobée.*)

SCÈNE VIII

GABRIELLE, LÉONE.

LÉONE, *très-agité*. Il y avait un homme ici!... je le sais!... Où est-il?

GABRIELLE, *troublée*. Vous vous trompez... il n'y avait personne... j'étais seule...

LÉONE. N'essayez pas de feindre... Un homme était avec vous... il s'est enfui.

GABRIELLE. Eh bien, oui, Léone... Il y avait ici quelqu'un... quelqu'un que j'ai fait sortir par cette porte... Il y avait ici... lord Williams! (*Lui montrant la lettre qu'elle a prise au vicomte.*) De quoi vous plaignez-vous?

LÉONE, *à part, confondu*. Ma lettre au vicomte... le misérable! (*Haut.*) Eh bien, oui, Gabrielle!... Je n'essaierai plus de le cacher.... J'avais cédé à ces lâches obsessions... à ces perfides conseils... mais tu le vois, je ne puis te quitter... Ce matin, je partais pour te fuir... pour te fuir à jamais!... Un odieux calcul m'éloignait de toi, mais la jalousie me ramène... Je ne puis renoncer à toi... je ne puis te perdre!

GABRIELLE. A votre tour, Léone, écoutez-moi. Depuis ce matin j'ai entendu dire bien des choses, j'ai appris bien des secrets... Je ne vois pas clair encore dans cette confusion d'infamies qui se sont tout à coup révélées à mes regards. Je ne veux pas comprendre cela; mais ce que je vois, ce que je comprends, c'est que vous ne m'aimez plus... ne m'interrompez pas. Je veux partir... je partirai. Retournez auprès de la princesse Monti... moi, je vous pardonne tout, je ne vous reproche rien, et je pars!

LÉONE. Non, tu ne partiras pas... non, tu ne seras pas à un autre! Ce que j'ai écrit à ce misérable d'Asfeld est une lâcheté et un mensonge!... Tu ne sais pas, Gabrielle, oh! tu ne sais pas tous mes malheurs, tu ne sais pas à quoi me con-

damne une société d'hommes perdus! Que n'ai-je pas fait, que n'ai-je point tenté pour m'arracher à cette vie exécrable qu'ils m'ont faite! Gabrielle, grâce, pardon! Oh! j'ai des secrets qui me tuent!... Si je pouvais te les dire!... mais tu ne pourrais jamais les entendre jusqu'au bout.

GABRIELLE. Je les sais.

LÉONE, avec égarement. Tu les sais? tu les sais?... Et que sais-tu?

GABRIELLE. Je sais que vous êtes ruiné, que ce palais n'est plus à vous, que vous avez vendu les diamants de mon père; que vous avez dévoré en quatre mois une somme immense; je sais que le jeu est votre ressource, votre perte et la damnation de votre âme; je sais que vous êtes au bord d'un abîme, mais que vous pouvez le fuir encore...

LÉONE. Eh bien, oui, tout cela est vrai!... Tu le sais! et tu me le pardonnerais?

GABRIELLE. Si je n'avais perdu votre amour, je croirais n'avoir rien perdu!

LÉONE. Eh bien, oui, Gabrielle, je le vois, rien ne peut briser le nœud qui nous unit! Ces affreux secrets qui devraient t'éloigner de moi, ces mystères d'opprobre et de honte, tu me les pardonnes! Eh bien, ils m'attachent à toi pour toujours! Je les expierai par un éternel amour! Si tu le veux, nous partirons, nous irons nous ensevelir dans quelque retraite où j'échapperai à ces misérables qui me perdent! Qu'importe le serment qu'ils m'ont arraché? je braverai leurs poignards, et s'ils me frappent dans tes bras, heureux et repentant, je bénirai mon sort! Sauvons-nous! sauve-moi! sois ma bienfaitrice, mon ange, comme tu l'as toujours été! Viens, pardonne-moi!...

GABRIELLE. Eh bien, fuyons! fuyons aujourd'hui même!... Quittons Venise... quittons ces infâmes!

LÉONE. Je te le jure! nous partirons cette nuit... Va tout préparer pour notre départ!

GABRIELLE, à part. Et Wagner?... grand Dieu!... Écrivons-lui... Qu'il ne vienne pas!... Oh! mon Dieu! pardonne-moi! (Elle sort.)

SCÈNE IX

LÉONE, seul d'abord; puis FONTALBA.

(La nuit commence à venir.)

LÉONE. Oui, je l'ai résolu... cette nuit je quitterai Venise avec elle.

FONTALBA, entrant. On ne m'a donc pas trompé!... te voilà revenu près de ta Flamande... Admirable expédient pour satisfaire tes créanciers!... Je viens de les voir... ils sont intraitables!

LÉONE. Je ne les crains plus! dans une heure, je pars avec Gabrielle.

FONTALBA. Tu pars! Et où diable iras-tu? Que feras-tu sans argent et loin des grandes capitales où tu ne peux déployer tout ton génie?... Je ne pense pas que tu veuilles retourner à Bruxelles?

LÉONE, avec colère. Fontalba!

FONTALBA. Mon Dieu! mon Dieu! pas d'emportement! du calme!... Si tu veux m'en croire, tu réfléchiras avant d'agir. Aujourd'hui, tu n'as pas vu la princesse; mais je l'ai vue, moi. Veux-tu savoir son dernier mot? « Si demain, il me prouve que Gabrielle a quitté Venise, demain je l'épouse. »

LÉONE. Laisse-moi, te dis-je!... ne m'en parle plus!

FONTALBA. Y songes-tu, Léone? Demain, le plus beau palais de Venise, des richesses immenses, de la considération (parce qu'avec des richesses on en a toujours)... de la grandeur, du faste, enfin tout ce qui a fait le rêve de ta vie entière!

LÉONE, avec force. Fontalba, pas un mot de plus!

FONTALBA. A la bonne heure!... Quand pars-tu?

LÉONE. Dans une heure.

FONTALBA. Eh bien, tu ne refuseras pas au moins de venir souper avec nous au Casino?

LÉONE. Je ne le puis.

FONTALBA. Allons donc!... Combien te reste-t-il dans ta bourse?

LÉONE, la tirant de sa poche avec rage. Dix sequins.

FONTALBA, riant. Et c'est avec dix sequins que le chevalier Léone veut quitter Venise en compagnie de sa belle?

LÉONE. Malédiction!

FONTALBA. Allons, Léone, un peu de courage! Je ne te reconnais plus... A ta place, moi, je tenterais encore la fortune avec ces dix sequins... Viens au Casino.

LÉONE. Laisse-moi!

FONTALBA. Le vicomte y sera : il a trouvé un coup magnifique!

LÉONE, à part. Oh! le démon!

FONTALBA. Dix sequins, c'est ce qu'il faut pour mourir de faim dans deux jours; mais c'est ce qu'il faut aussi pour reconquérir la fortune et pour charger d'or tout un brigantin!

LÉONE, à part. Le misérable dit vrai!

FONTALBA, voyant sur le guéridon l'épingle en diamants laissée par Gabrielle. Mais que diable vois-je donc là, Léone? Tu es plus riche que tu ne le pensais!... (Prenant l'épingle.) Voici un brillant magnifique!

LÉONE, réprimant un mouvement de joie. Cette épingle est à Gabrielle! Je lui ai donné ce diamant.

FONTALBA. Il faudra toujours que tu le vendes à quelque usurier pour végéter un mois ou deux, tandis qu'avec le produit de ce bijou, tu peux faire sauter la banque du Casino, et couvrir de rubis ta Gabrielle, comme une sultane favorite.

LÉONE, appelant avec une sorte de fureur. Péblo! (Péblo paraît.) Tu diras à ta maîtresse que je reviens dans une heure... que tout soit prêt pour notre départ...

PÉBLO, au fond. Oui, seigneur Léone.

LÉONE, bas à Fontalba, auquel il prend l'épingle. Malheur à toi, si je perds ce bijou, notre dernière ressource, et que je dérobe si lâchement à Gabrielle!... Tu me le paieras de ton sang!

FONTALBA, à part. Que tu perdes ou non!... va... le jeu, la musique, les fumées du vin... Tu es à nous, Léone, tu es à nous! (Ils sortent.)

SCÈNE X

PÉBLO, seul. Le voilà parti avec son mauvais génie!... O ma pauvre signora! (Il éclaire l'appartement.)

SCÈNE XI

GABRIELLE, PÉBLO.

GABRIELLE, en habit de voyage. Péblo, où est votre maître?

PÉBLO. Il m'a chargé de vous dire, signora, qu'il sortait pour une heure. Il reviendra vous chercher pour le départ... il désire que tout soit prêt.

GABRIELLE. Vous avez porté ma lettre à lord Williams?

PÉBLO. Oui, signora; mais il était absent... On doit la lui remettre à son retour.

GABRIELLE. Péblo, je voudrais être seule. (Péblo sort.)

SCÈNE XII

GABRIELLE, seule; puis PÉBLO.

GABRIELLE. Pauvre Wagner! je vais déchirer son cœur... que va-t-il penser de moi? Oh! comme il aura raison de me mépriser!... Mais avant de partir, avant de quitter pour jamais cette ville maudite, écrivons à ma mère, à ma pauvre mère, que je ne reverrai plus... Oui, j'aurai ce courage!

PÉBLO. Une lettre pour vous, signora.

GABRIELLE. Une lettre pour moi?... (Péblo sort. — Ouvrant la lettre.) De Wagner!.. Que m'écrit-il?... (Lisant.) « Vous m'avez promis de quitter Léone et de partir cette nuit avec moi pour retourner près de votre mère... Vous manquez à votre promesse, Gabrielle... mais moi, je ne puis manquer à ma parole, et je viens vous sommer de remplir la vôtre!... Je suis de près ma lettre... et malheur à celui qui osera se placer entre vous et moi!... WAGNER. » — Oh! mon Dieu! il va venir!... et Léone! Léone! (On entend un grand bruit dans la galerie.)

WAGNER, dans la coulisse. Laissez-moi, laissez-moi!... j'entrerai, j'entrerai! (Il entre en scène et repousse plusieurs domestiques, qui se retirent sur un signe de Gabrielle.)

SCÈNE XIII

WAGNER, GABRIELLE.

WAGNER. Vous le voyez, Gabrielle, je suis exact au rendez-vous... Mais vous ne savez donc pas tout ce que j'ai souffert quand vous m'avez fait fuir lâchement devant cet homme? Mais vous ne savez donc pas que l'idée de vous sauver de la honte, de vous entraîner ce soir avec moi, m'a fait seule supporter une pareille torture?... Mais vous ne savez donc pas que j'ai versé pour cette fuite des larmes de sang, et que, pour cette fuite, il faut que je vous arrache à Léone ou que je meure!

GABRIELLE. Wagner, au nom du Ciel, pardon! pardon!... Léone se repent!

WAGNER, l'entraînant. Je n'écoute plus rien... Venez, venez!

GABRIELLE, le suppliant. Mais je vous dis qu'il se repent!... mais je vous dis qu'il m'aime... et que cette nuit nous quittons Venise!

WAGNER, avec un rire amer. Ah! il se repent!.. ah! il vous aime!... Lui! lui!... (On entend une musique lointaine.) Écoutez, Gabrielle, écoutez!... (Il va à une fenêtre, la musique se rapproche. — On entend de grands éclats de rire.) C'est une gondole qui passe, éclairée de flambeaux, au bruit d'une musique joyeuse... J'y vois une femme brillante et de jeunes seigneurs...

CRIS, au dehors. Vive Léone! vive la princesse Monti!... (Gabrielle, pâle, chancelante, s'approche de la fenêtre. — La musique continue. — Cris et éclats de rire au dehors. — On distingue parmi les voix celles de Fontalba et d'Asfeld.).

WAGNER. Il vous aime!

FONTALBA, dans la gondole. Vive Léone!

O'ASFELD, de même. Vive la princesse Monti!

GABRIELLE, tombant à genoux. O mon Dieu! mon Dieu!

WAGNER, la relevant et la soutenant dans ses bras. Gabrielle, il vous reste l'appui d'un honnête homme et le cœur d'une mère!... A Bruxelles! à Bruxelles!

GABRIELLE, se jetant avec énergie dans les bras de Wagner. A Bruxelles, Wagner! (La musique et les rires continuent. — La toile tombe.)

ACTE TROISIÈME

La scène est à Bruxelles : le théâtre représente une vaste chambre à coucher, meublée dans le goût flamand du XVIIe siècle; à gauche du spectateur, une porte donnant sur un cabinet, une autre petite porte du même côté; à droite, une fenêtre avec un balcon, et au fond, une porte à deux battants.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME RUYDERS, seule; elle est en deuil. Hélas! Je voudrais en vain éloigner son souvenir, j'y pense toujours! (Regardant une miniature.) Ce portrait, dont je ne puis me séparer, est ma seule consolation. Où est-elle maintenant? Que fait-elle? Perdue... déshonorée... elle qui aurait été si heureuse avec ce bon et loyal Wagner! Oui, il y a un an, elle était encore là, près de moi et près de notre pauvre Thérèse, dont je veux toujours porter le deuil! Allons, essuyons nos larmes! Si mon mari rentrait, il me gronderait encore d'avoir pleuré. Il me dirait que Gabrielle ne mérite pas nos regrets. Le malheur a aigri son âme... Cette tache à son honneur, à sa réputation, jusque-là si pure, si intacte, et la mort de cette sœur qu'il aimait tant, ont exaspéré son caractère. Au souvenir de notre fille, tantôt il tombe dans un morne désespoir; tantôt il s'emporte jusqu'à la fureur. Mais moi, je suis mère, et je ne sais que pleurer!

SCÈNE II

MADAME RUYDERS, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE. Un étranger demande madame.

MADAME RUYDERS. Il ne vous a pas dit son nom?

LE DOMESTIQUE. Non, madame; mais j'ai cru reconnaître M. Wagner, quoiqu'il m'ait paru bien changé!

MADAME RUYDERS, avec joie. Wagner! Hâtez-vous! Qu'il entre... qu'il entre! (Le domestique sort.)

SCÈNE III

MADAME RUYDERS, WAGNER.

MADAME RUYDERS, se jetant en pleurant au cou de Wagner. Wagner, je vous revois! Mais ce changement... ces traits altérés... Vous avez souffert?

WAGNER. Oui, je fus malade à Milan. Je vais mieux!

MADAME RUYDERS. Et... ma fille? Je n'ose vous interroger! L'avez-vous revue? Avez-vous découvert ses traces! Où est Gabrielle?

WAGNER. Elle est ici! Elle est à Bruxelles!

MADAME RUYDERS, hors d'elle. A Bruxelles! grand Dieu! Ma fille à Bruxelles!

WAGNER. Oui, madame; bien malheureuse et bien à plaindre.

MADAME RUYDERS. Mais cherchez-la... amenez-la-moi! Où donc est-elle?

WAGNER. Dans une maison voisine. Elle n'ose se présenter ici.

MADAME RUYDERS. Ah! qu'elle vienne! qu'elle vienne! (Lui montrant le portrait.) Vous le voyez, je pensais à elle... Mais, grand Dieu! son père... il la tuera! Mais non, je me placerai entre lui et ma fille! Courez, courez, amenez-la!

WAGNER. J'y vais, madame. Mais souffrez auparavant que je vous éclaire sur la situation de votre fille, et que je vous dise ce qu'il ne me serait pas permis de vous déclarer en sa présence. Gabrielle s'est décidée à fuir l'infamie; mais l'empire qu'a conservé sur elle le souvenir de cet homme est encore immense! Vous allez la revoir, madame... Soyez indulgente et bonne avec elle... C'est votre rôle de mère, et vous le remplirez aisément! Pour moi, je suis rude, et mon indignation s'exprime plus facilement que ma pitié. Je sais me dévouer, je sais être utile, mais je ne puis être aimable, et ma destinée n'est pas d'être aimé! Je vais vous chercher Gabrielle. J'ai rempli ma tâche; c'est à vous, madame, de remplir la vôtre! (Il sort.)

SCÈNE IV

MADAME RUYDERS, seule. Excellent, généreux Wagner! Qui mieux que toi mériterait d'être aimé? Il me ramène ma fille... Je vais la revoir! Mais son père, son père qui a juré de ne lui pardonner jamais! Il est absent; mais il va revenir, et je crains son retour! Que faire? Ah! la revoir d'abord, l'embrasser! Nous verrons ensuite... (Elle sonne. — A un domestique qui entre.) Tenez-vous en bas, et dès que M. Ruyders paraîtra, vous vous hâterez de m'en prévenir!

LE DOMESTIQUE. Oui, madame. (Il se retire.)

SCÈNE V

MADAME RUYDERS, GABRIELLE, WAGNER.

GABRIELLE. Ma mère! Ah! ces vêtements de deuil doublent ma douleur et ma faute! (Elle se jette aux genoux de madame Ruyders.)

MADAME RUYDERS. Sur mon cœur! sur mon cœur!

GABRIELLE, restant à genoux. Non, seulement quand vous m'aurez dit que vous me pardonnez! Car Wagner me l'assure; mais je n'ai pu le croire!

MADAME RUYDERS, la relevant et la pressant sur son cœur. En douteras-tu, maintenant?

GABRIELLE. Mais mon père, où est-il? Il ne me pardonne pas, lui, je le sais! J'ai flétri son nom, j'ai tué sa sœur! Mais je veux le voir! Oh! je n'ai pas peur de mon père! Et quand il me maudirait, quand il me tuerait, je l'aurai vu, du moins!

LE DOMESTIQUE, rentrant. M. Ruyders!

MADAME RUYDERS, effrayée. Oh! mon Dieu! Que faire? Gabrielle, il faut te cacher, il le faut!

GABRIELLE. Non, je vous en supplie!

MADAME RUYDERS. Il le faut, je le veux!

WAGNER. Obéissez, Gabrielle!

MADAME RUYDERS. Là, dans ce cabinet... et vous, Wagner...

WAGNER. Je resterai! (Madame Ruyders fait entrer Gabrielle dans le cabinet à gauche. — M. Ruyders entre par le fond.)

SCÈNE VI

RUYDERS, WAGNER, MADAME RUYDERS.

(Ruyders s'assied sans parler et sans voir Wagner. — Il reste silencieux, l'air morne et abattu.)

MADAME RUYDERS, s'approchant de lui. Qu'avez-vous, mon ami?

RUYDERS, avec brusquerie. Rien.

MADAME RUYDERS. Mais vous paraissez souffrir?

RUYDERS, de même. Je n'ai rien, vous dis-je!

MADAME RUYDERS. Où êtes-vous allé si matin? Vous êtes resté longtemps absent!

RUYDERS. J'étais chez Berthold, le banquier. Il avait réuni ce matin tous ses amis. C'est un homme heureux, lui... il marie sa fille!

MADAME RUYDERS. Pourquoi me l'aviez-vous caché, mon ami?...

RUYDERS. Pourquoi? Fallait-il vous le dire, pour vous voir encore fondre en larmes? Quand une jeune fille se marie dans Bruxelles, vous pleurez!... Pleurer, voilà tout ce que savent les femmes! Et quand par leur coupable faiblesse, quand par leur folle indulgence, elles ont perdu leurs enfants, détruit leur bonheur, leur avenir, porté le deuil dans leur maison, elles croient que tout leur est pardonné, parce qu'elles pleurent!

MADAME RUYDERS. Mon ami, vous êtes cruel! Épargnez-moi!

RUYDERS. Ah! tenez... laissez-moi... je voudrais oublier tout ceci... je ne le puis... (Lui prenant la main.) Je vous ai traitée durement, j'en ai du regret; mais c'est que je souffre, voyez-vous! Oui, tout à l'heure, en voyant cette famille heureuse... ce père, cette mère, entourés de leurs amis... cette jeune fille à côté de son fiancé... je ne sais ce qui s'est passé dans mon cœur; mais je n'ai pu supporter ce spectacle. J'ai pensé à ma pauvre sœur... à... tout ce que nous avons perdu! J'ai fait comme vous... j'ai pleuré! (Il essuie ses yeux.)

WAGNER, s'approchant. Monsieur Ruyders!

RUYDERS. Wagner... vous ici... vous de retour! (Regardant autour de lui.) Seul! Ah! grâce au ciel! seul!

WAGNER, lui prenant la main.) Monsieur Ruyders, la vue de cette jeune mariée vous a rappelé Gabrielle?

RUYDERS. Oui, autant que la vue d'une jeune fille innocente et pure peut rappeler celle qui a couvert votre nom d'opprobre!

WAGNER. N'importe! Votre cœur s'est attendri, je le vois, au souvenir de votre enfant!

RUYDERS. Dites qu'il s'est brisé!

WAGNER. Vous avez pleuré à la seule pensée de Gabrielle!...

RUYDERS. Eh bien, oui, j'en rougis!

WAGNER. Ne désirez-vous pas la revoir?

RUYDERS, fixant sur Wagner et sur sa femme un regard pénétrant. Pourquoi cette question?

WAGNER, avec hésitation. Si elle revenait... repentante et désolée?...

RUYDERS. Que voulez-vous dire?

WAGNER, de même. Si... ramenée par moi?...

RUYDERS, se levant furieux. Elle serait ici!... elle aurait osé?...

WAGNER. Non... mais elle est à quelques lieues de Bruxelles. Elle n'ose y rentrer... avant d'avoir obtenu votre pardon!...

RUYDERS, hors de lui. Mon pardon!... qu'elle ne l'espère pas!... qu'elle ne se présente jamais devant moi!...

MADAME RUYDERS, se jetant à ses genoux. Au nom du ciel, ne soyez pas inexorable!... Son pardon! son pardon!

RUYDERS. Jamais! jamais!

WAGNER. Pitié! pitié pour elle!

RUYDERS. De la pitié!... En a-t-elle eu pour nous?... Non... point de pardon!... Elle n'a plus de famille!... elle n'a plus ni nom, ni patrie!... Qu'elle meure dans la honte et dans l'oubli!... Je ne la connais plus!

WAGNER. Oh! non, vous ne le pensez pas!... vous ne pouvez parler ainsi de votre enfant... car c'est votre fille! (Lui montrant le portrait de Gabrielle, qu'il a pris sur le guéridon.) Tenez... voilà celle que vous aimiez autrefois... celle que vous aimez encore, j'en suis certain... Oh! regardez! ne détournez pas la vue!... voilà ses traits!... mais aujourd'hui ils sont flétris par la douleur! ils sont altérés par la souffrance!... Cette souffrance, c'est à vous de la calmer, de l'adoucir, puisqu'elle revient, puisqu'elle se repent, puisque vous êtes père!... Ah! tenez, tenez, monsieur Ruyders, vous faites comme nous, je le vois, vous pleurez, et les larmes d'un père, c'est le pardon!

RUYDERS, ne pouvant plus maîtriser son émotion. Eh bien! j'y consens... vous m'avez vaincu... Ce portrait... ces souvenirs... je n'y résiste plus... J'aurai le temps d'ailleurs de me préparer à cette entrevue... qu'elle revienne! Écrivez-lui! (Pendant ces paroles de Ruyders, Wagner a fait signe à madame Ruyders de faire sortir Gabrielle du cabinet, et celle-ci est entrée en scène, sans être vue de Ruyders.)

WAGNER. Gabrielle, embrassez votre père! (Gabrielle s'élance et se jette dans les bras de Ruyders.)

SCÈNE VII

RUYDERS, GABRIELLE, MADAME RUYDERS, WAGNER.

RUYDERS, à Wagner et à sa femme. Ah! vous m'avez trompé!... mais je ne vous en veux pas!... (Il couvre Gabrielle de baisers.)

GABRIELLE. Un pareil moment guérirait d'un siècle de douleurs!

RUYDERS, pressant Gabrielle dans ses bras. Pauvre enfant! comme elle est pâle!... comme elle changée!

MADAME RUYDERS. Oui, mais aujourd'hui que son père lui pardonne, elle va renaître... elle va tout oublier... N'est-il pas vrai, Gabrielle?

GABRIELLE. Tout, ma mère, tout... excepté votre indulgence, votre bonté pour moi! (Une rumeur se fait entendre au dehors.)

MADAME RUYDERS. Quel est ce bruit?...

WAGNER, allant à la croisée du fond. Il y a des groupes sur la place.

RUYDERS. Qu'est-ce donc?

WAGNER, regardant toujours. Un homme que poursuit la police, et qui vient d'escalader les murs d'un jardin.

RUYDERS. Je vais savoir ce qu'il en est... D'ailleurs mon devoir d'échevin m'appelle à l'hôtel-de-ville...

WAGNER, à part. Mes yeux m'auraient-ils trompé?

RUYDERS. Au revoir, mes amis... (Embrassant Gabrielle.) Adieu, ma fille... Prends du repos... tu en as besoin! (Serrant la main de Wagner.) Wagner, vous, le sauveur, le protecteur de notre enfant, comment jamais vous témoigner ma reconnaissance? (Il sort.)

SCÈNE VIII

WAGNER, GABRIELLE, MADAME RUYDERS.

MADAME RUYDERS. Son père lui pardonne... Pouvais-je m'attendre à ce bonheur?... (A Wagner.) Mais qu'avez-vous, mon ami?... vous semblez rêveur, préoccupé?...

WAGNER. Non, je vous assure.

GABRIELLE. Ma mère a raison, Wagner... Vous êtes triste... vous nous cachez quelque chose?...

WAGNER. Mais non, je vous jure. (A part.) Il m'a semblé reconnaître... serait-il ici?

UN DOMESTIQUE, entre et remet une cassette à Gabrielle. Pour mademoiselle Gabrielle.

GABRIELLE, surprise. Pour moi?

MADAME RUYDERS, au domestique. D'où vient cette cassette?... Qui vous l'a remise pour ma fille?

LE DOMESTIQUE. Un domestique étranger vient de l'apporter ici.

MADAME RUYDERS, vivement. Il n'a point nommé son maître?... il n'a point dit qui l'avait chargé de ce message?

LE DOMESTIQUE. Non, madame.

MADAME RUYDERS. Vous n'avez jamais vu ce domestique?

LE DOMESTIQUE. Jamais... à son accent, il m'a paru Italien.

MADAME RUYDERS, à part, en tremblant. Italien!

GABRIELLE, à part. O mon Dieu! Léone serait-il ici?

WAGNER, à part. Plus de doute... il nous a suivis! (Le domestique sort.)

GABRIELLE, ouvrant la cassette. Pleine d'or et de diamants!

WAGNER. Le chevalier Léone s'amende: c'est une restitution.

MADAME RUYDERS, épouvantée. Il est à Bruxelles!

WAGNER, la rassurant. Nous n'en sommes pas sûrs encore... il peut avoir envoyé ce coffre sans être ici.

GABRIELLE, à part, voyant un papier dans la cassette. Ah!... ce papier! (Elle le cache avec vivacité.)

WAGNER, à part, l'observant. Elle vient de prendre une lettre et de la cacher.

MADAME RUYDERS, de plus en plus agitée. Léone à Bruxelles!

GABRIELLE. Ma mère, calmez vos craintes!

MADAME RUYDERS. Tu veux que je sois tranquille, que je ne tremble pas, quand l'homme qui a causé tous nos malheurs est revenu?... car il est ici! tout nous l'annonce... on n'en peut douter... Je cours donner des ordres... je veux qu'on redouble de surveillance... je ne veux pas qu'il nous enlève encore notre enfant... Wagner, ne nous quittez pas!

WAGNER. Je vous le promets, madame. (Madame Ruyders sort.)

SCÈNE IX

GABRIELLE, WAGNER.

WAGNER, s'approchant de Gabrielle et lui prenant la main. Gabrielle!

GABRIELLE. Eh bien, Wagner?

WAGNER. Vous m'aviez juré de m'écouter comme un frère...

GABRIELLE. Il est vrai.

WAGNER. De n'avoir jamais de secrets pour moi...

GABRIELLE. Non... jamais.

WAGNER, avec calme. Eh bien, vous venez de recevoir une lettre de Léone. (Gabrielle fait un mouvement.) Ne le niez pas, je l'ai vue... cette lettre, vous venez de la cacher... Donnez-la moi!

GABRIELLE, elle semble faire un violent effort, tire la lettre de son sein, et la remet à Wagner. La voici.

WAGNER. Merci, Gabrielle. (Gabrielle se cache la tête dans ses mains et pleure.)

WAGNER, à part. Elle l'aime toujours! (Gabrielle va s'asseoir près d'un guéridon, et ne quitte pas des yeux Wagner qui a serré la lettre. Il va s'asseoir près d'elle et lui prend la main.) Qu'avez-vous, Gabrielle?... vous pleurez?...

GABRIELLE, se jetant à ses genoux. Au nom du ciel, laissez-moi lire ce qu'il m'écrit... Je vous jure de ne le revoir jamais.

WAGNER, il tire froidement la lettre de son sein, et la jette dédaigneusement à terre devant Gabrielle. Permis à vous de prendre cette lettre et de la lire... Mais je vous le jure (et moi je tiens mes serments) si vous la relevez, je pars... et pour toujours!

GABRIELLE, un combat semble se livrer dans son âme, elle regarde quelque temps la lettre, puis se relève et va se rasseoir en disant: Restez, Wagner!

WAGNER, reprenant la lettre. Maintenant je vous ferai une prière... Quoique vous m'abandonniez cette lettre, je n'en suis pas le maître... Je puis la brûler, la faire disparaître; je ne puis la lire sans que vous m'y autorisiez... Eh bien, Gabrielle, voulez-vous me permettre de la décacheter, d'en prendre connaissance?... Je vous jure que si Léone vous demande une chose à laquelle vous puissiez consentir, je vous le dirai.

GABRIELLE. Lisez, Wagner, je vous le permets! (Wagner s'éloigne de quelques pas, brise le cachet et lit des yeux la lettre. Pendant ce temps, Gabrielle l'observe avec anxiété.)

WAGNER, à part, après avoir lu. Ce soir... à minuit... la chambre qui donne sur la grande place... C'est ici.

GABRIELLE, vivement. Eh bien, Wagner?

WAGNER. Il m'est impossible, Gabrielle, de vous donner lecture de cette lettre.

GABRIELLE, vivement. Il est à Bruxelles?

WAGNER, après avoir hésité. Non, Gabrielle.

GABRIELLE. Cette cassette?...

WAGNER. Il l'envoie à votre père pour l'indemniser du vol des diamants...

GABRIELLE, d'une voix tremblante. Il ne me dit... rien de plus?

WAGNER. Rien que je puisse vous répéter.

GABRIELLE. C'est bien, Wagner, je vous remercie.

WAGNER. Oh! non, Gabrielle! Aujourd'hui ce remercîment n'est point sincère... mais vous me remercierez plus tard, et du fond de l'âme.

GABRIELLE, pressant en pleurant la main de Wagner. Wagner! Wagner! il est une chose que je n'ose vous demander.

WAGNER. Parlez, Gabrielle.

GABRIELLE. Oh! vous allez bien me mépriser! vous allez avoir bien pitié de moi!

WAGNER. Parlez, Gabrielle.

GABRIELLE. C'est une chose que j'ai toujours voulu vous demander depuis un mois!

WAGNER. Parlez, vous dis-je.

GABRIELLE. Eh bien, croyez-vous qu'il m'aima jamais véritablement?

WAGNER, la regardant avec compassion. Pauvre femme!

GABRIELLE. Oh! que vous me méprisez! n'est-ce pas?

WAGNER. Non, mais je vous plains. Je vous comprends même, Gabrielle, et je descends dans votre âme... Je sais lire dans votre pensée la plus secrète... Vous n'avez qu'un seul moyen de relever Léone à vos yeux, c'est de vous figurer qu'il vous aima toujours, qu'aucun de ses vices n'avait eu la force d'étouffer en lui cet amour. Descendez plus avant dans votre cœur, Gabrielle, et, j'en suis sûr, vous voudriez presque n'avoir pas été reçue dans votre famille... Vous voudriez ne plus retrouver l'estime du monde, afin d'avoir le droit de vous dire : « J'ai perdu le seul ami qui me connaisse et qui m'apprécie ; le seul cœur sur qui puisse reposer le mien ; l'homme pour qui mon sang coulait goutte à goutte, et qui m'aimait pour toutes les blessures qu'il m'avait faites! » Dites-vous tout cela, Gabrielle! Ne croyez ni à votre famille qui vous accueille, ni au monde qui vous tend de nouveau les bras, ni à moi qui vous ai fait le sacrifice de ma vie, de mon bonheur, de mon avenir!... Ne croyez à rien... Quittez-nous tous, et suivez encore l'homme qui vous a vendue, un misérable, un aventurier, un assassin!

GABRIELLE, avec force. Assassin!... Léone n'a jamais assassiné!

WAGNER. Écoutez-moi, Gabrielle.. Pendant notre séjour à Milan, je fus huit jours malade, n'est-ce pas?

GABRIELLE. Croyez-vous que je l'aie oublié?...

WAGNER. On me ramena la nuit, épuisé par la perte de mon sang, et je vous dis qu'une chute de cheval...

GABRIELLE, vivement. Oui, vous me l'avez dit!

WAGNER, avec force. Eh bien, je mentais, Gabrielle!... Je n'étais point tombé de cheval... Deux assassins m'avaient attaqué lâchement! (Découvrant sa poitrine.) Voici la blessure... Et c'est le poignard de Léone qui l'a faite... car il était resté dans la plaie, et le voici! (Il montre le poignard à Gabrielle.)

GABRIELLE, retombant sur son fauteuil. Assassin! assassin! assassin!

WAGNER. Gabrielle, revenez à vous!

GABRIELLE. Assassin! (Après un silence.) Un de vos reproches m'a été pénible, Wagner... Je craignais, dites-vous, d'être accueillie par mon père... je désirais qu'il me chassât de sa présence...

WAGNER, avec regret. Gabrielle!...

GABRIELLE. Vous étiez injuste... Tenez, tenez, cette croix d'or qui ne me quitte plus...

WAGNER. Eh bien?

GABRIELLE. C'est un poison rapide... L'approcher de mes lèvres, ce serait la mort!... Et si mon père ne m'eût pardonné...

WAGNER. Gabrielle! Gabrielle!

UN DOMESTIQUE, annonçant. M. Ruyders! (En ce moment, des domestiques apportent des flambeaux. La nuit est venue.)

SCÈNE X

LES MÊMES, RUYDERS, MADAME RUYDERS.

RUYDERS, entrant, très-animé. Quel excès d'opprobre!

MADAME RUYDERS. Calmez-vous, mon ami!

RUYDERS. Laissez-moi!... ah! j'aurais dû suivre ma première pensée... (Regardant Gabrielle.) Non, je n'aurais pas dû la recevoir... Elle déshonore mes vieux jours!

WAGNER, bas. Monsieur Ruyders, de grâce, modérez-vous! voyez sa douleur!

RUYDERS, de plus en plus animé. Eh! ne savez-vous pas ce qui se passe?... Cet étranger que l'on cherche, c'est son amant, c'est Léone!

GABRIELLE, à part. Wagner me trompait!... Il est ici!

RUYDERS. Savez-vous ce qu'on disait dans la foule? « Il est bien juste que Léone soit à Bruxelles, puisque sa maîtresse, la fille de l'échevin Ruyders, est de retour! »

GABRIELLE, se précipitant à ses genoux. Mon père!

RUYDERS, la repoussant. Laisse-moi! (A Wagner et à sa femme.) Savez-vous qu'à mon arrivée à l'hôtel-de-ville, tous mes collègues se sont levés à mon approche?... Je les ai vus se parler bas, puis se retirer... Je suis resté seul dans la salle de l'assemblée... Ah! son déshonneur rejaillit sur moi!

GABRIELLE. Tuez-moi, mon père!... J'aime mieux la mort que vos reproches!

WAGNER. Ménagez votre fille, monsieur Ruyders! Elle a été trompée, trahie par un misérable! Cette foule passionnée qui a jugé, qui la calomnie, devrait-elle voir autre chose dans tout ceci qu'une pauvre jeune fille enlevée au milieu d'un bal par un lâche ravisseur, puis s'échappant pour retrouver un asile près du foyer paternel?

RUYDERS, souriant amèrement. Oui, prouvez-leur que cet enlèvement ne fut pas volontaire... que cette fuite d'une année n'est pas pour elle une tache ineffaçable!

WAGNER, remarquant un mouvement de Gabrielle et saisissant sa main. Et si je le prouvais, monsieur Ruyders?

RUYDERS. Que voulez-vous dire?

WAGNER, tenant toujours la main de Gabrielle. Si je plaçais son honneur sous la garantie du mien?

GABRIELLE, à part. Qu'entends-je?

WAGNER. Ceux qui outragent Gabrielle Ruyders, la prétendue maîtresse de Léone, oseraient-ils outrager encore la femme de Wagner?

RUYDERS ET MADAME RUYDERS, à part. Ciel!

GABRIELLE, à Wagner. Puis-je accepter un pareil sacrifice? Puis-je tout devoir à votre pitié?

WAGNER. Vous ne devrez rien qu'à mon amour!

RUYDERS, serrant la main de Wagner. Monsieur Wagner, vous sauvez l'honneur de toute une famille!

WAGNER, à Gabrielle. Y consentez-vous, Gabrielle?

GABRIELLE. Ai-je donc le droit de vous refuser?

WAGNER, bas, à Gabrielle. Maintenant, je puis vous remettre la lettre de Léone. Vous pouvez la lire... je ne suis plus inquiet de la réponse! (Il lui glisse la lettre dans la main. — Elle la saisit avec joie.)

MADAME RUYDERS, à Wagner. Vous ne nous quitterez plus, je l'espère! Notre maison sera la vôtre. Je vais vous faire préparer un appartement. Vous resterez avec nous?

WAGNER, observant attentivement Gabrielle. J'allais vous le demander. Mon hôtel est à l'extrémité de la ville, et je me sens fatigué...

MADAME RUYDERS. On va vous conduire à votre chambre. Elle est près d'ici... Pour toi, Gabrielle, cette pièce est celle que tu affectionnais de préférence. Tu vas en reprendre possession... tu sais que nous sommes près de toi!

GABRIELLE. Oui, ma mère.

WAGNER, lui baisant la main. A demain, Gabrielle!

GABRIELLE. A demain! (Ruyders, madame Ruyders et Wagner se retirent. — Ce dernier, en sortant, ne cesse d'observer Gabrielle. — Elle reste seule.)

SCÈNE XI

GABRIELLE, seule. A peine sont-ils sortis qu'elle ouvre avidement la lettre de Léone et lit. « Gabrielle, je ne suis plus digne de ton amour, mais je ne puis vivre sans toi... Dans cette cassette, tu trouveras les diamants de ton père ; je les ai rachetés. Mais ni les plaisirs, ni le jeu, ni le sort qui m'a favorisé depuis ton départ, n'ont pu fermer une blessure toujours saignante. Au péril de ma liberté, je t'ai suivie à Bruxelles... Je braverais mille morts pour te revoir, pour te posséder à jamais! Quand minuit sonnera à l'église de Saint-André, si je ne trouve pas, au balcon du salon qui donne sur la grande place, l'échelle de soie renfermée dans le double fond de la cassette, je saurai que tu as cessé de m'aimer, et le bruit d'une arme à feu t'apprendra que j'aurai cessé de vivre. » Que faire? Oh! mon Dieu! que faire? Trahir Wagner, l'homme généreux qui me sauve, qui sauve l'honneur de ma famille! Mais ne plus le voir! Ne plus le voir! (Avec un grand mouvement de joie.) Ah! cette croix! (Elle ferme à double tour la porte du fond, puis court à la cassette, y prend l'échelle de soie et l'attache au balcon, après avoir approché la croix de ses lèvres.) Maintenant, maintenant il peut venir! (Elle jette en dehors l'échelle de soie. — Lorsqu'elle se retourne, elle aperçoit Wagner qui a ouvert la porte dérobée.)

SCÈNE XII

GABRIELLE, WAGNER.

WAGNER, immobile. Merci, Gabrielle Ruyders!

GABRIELLE, tombant à ses genoux. Wagner! J'ai voulu le voir encore une fois! Pardonnez-moi, car je l'ai payé de ma vie!

WAGNER. Grand Dieu! Que dites-vous?

GABRIELLE. Je savais que j'allais le suivre encore! Je m'en suis punie!

WAGNER, la relevant. Gabrielle! Gabrielle!

GABRIELLE. Tout secours serait inutile.

WAGNER, tirant son épée. Eh bien, il va venir... Sa vie pour la vôtre!

GABRIELLE. Ah! malheureuse! Jamais... jamais! (Elle court au balcon et détache l'échelle de soie.)

WAGNER. Que faites-vous?

GABRIELLE, à Wagner qui semble vouloir lui arracher l'échelle. Vous ne l'aurez pas! (En ce moment minuit sonne à l'église voisine. — Tombant à genoux.) Oh! mon Dieu! c'était l'heure! (Au dernier coup de minuit, la détonation d'un pistolet se fait entendre. — Poussant un cri de joie.) Ah! il m'aimait! (Elle tombe morte. — Au bruit de l'arme à feu, Ruyders, madame Ruyders et des domestiques accourent. — Wagner leur montre le corps inanimé de Gabrielle.)

FIN

165 — LAGNY. Imprimerie de A. VARIGAULT.